

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

Sylvie CAMET, A. DUDA, Sophie LUCET, Marcin SKIBICKI & Merete STISTRUP JENSEN, *Le tragique quotidien* (Question de littérature comparée. Agrégation de lettres), Paris, Armand Colin, 2005, 15 x 22, 212 p., br., ISBN 2-200-34501-1.

Pourquoi rejoue-t-on actuellement les pièces de théâtre d'Ibsen et de Strindberg ? En quoi rencontrent-elles la mentalité du public actuel ? Une réponse est fournie par C. Camet dans son avant-propos, et plus encore par M. Stistrup Jensen (Lyon) dans son introduction, qui reprend le titre de ce volume, *Le Tragique quotidien*, et explique le choix de cinq pièces écrites par Ibsen, Strindberg, Maeterlinck et le Polonais Witkiewicz. — Autour de 1900, le théâtre traditionnel est en crise : il n'y a plus de héros, « Dieu est mort » a proclamé Nietzsche, Freud arrive avec l'inconscient, le monde change et le tragique est à chercher non plus dans les grands drames, mais dans le quotidien, la banalité apparente de la vie. Les pièces de ce volume sont centrées sur des maisons hantées, derrière de belles façades qui laissent cependant entrevoir les drames qui s'y déroulent. Ces maisons abritent des secrets et des crimes dont la révélation amène des issues tragiques. La maison renvoie souvent à l'hérédité familiale, qui pèse sur tous les personnages et qui mènera à l'infécondité, à la mort ou au suicide. Chez Strindberg, la maison est un immeuble où vit une petite société, avec adultères, enfants illégitimes, maladies vénériennes... Mais, pour sa part, Witkiewicz se moque de l'hérédité, qui serait un faux problème. — Certains auteurs sont naturalistes et d'autres symbolistes, ou bien ils mêlent les deux tendances, comme Ibsen et Strindberg. Le symbolisme simplifie et déforme, érige en symboles certains détails ou suggère un lien spirituel entre une personne et un objet. La maison devient ainsi la métaphore du moi étrange et inquiétant où surgit l'inconscient refoulé et l'attente de la mort. Notons que l'inconscient de Freud a été anticipé par Maeterlinck, Ibsen et Strindberg. Dans ces pièces, les spectres, les revenants sont souvent des femmes qui symbolisent des extrêmes : la sensualité débridée ou la pureté, l'égoïste ou le jouet de l'homme, l'ange ou le démon, la femme douce ou la sorcière, porteuse de vie ou de mort. — En 1896, Maeterlinck a défini le *tragique quotidien* par « le choix de privilégier ce qu'il y a d'étonnant dans le seul fait de vivre » ; au lieu de grandes aventures, montrer l'homme au repos, la vie immobile, le mystérieux infini de la vie ordinaire, au-delà de la raison et de l'intelligence. On a perdu confiance dans le langage cartésien qui rationalise le réel. Le silence traduit mieux notre faiblesse. Strindberg privilégie le décousu de la conversation ordinaire. Maeterlinck accorde une large place au silence pour suggérer l'indicible. Ibsen, parti du dialogue classique, arrive peu à peu aux mêmes conclusions et devient économe de ses informations sur le drame en cours. Chez Witkiewicz, la parodie constante fait se demander où est la vérité ; elle exprime l'irrationnel. Pour tous, le temps n'est plus linéaire et le présent est largement envahi par le passé. Maeterlinck aime les répétitions et en fait même un élément structurant de certaines pièces. Chez lui, la pantomime devient parfois un moyen

d'action qui réduit la psychologie. La stylisation dépersonnalise les acteurs du drame. — Au lieu de la divinité ou de la fatalité antiques, c'est le malheur de l'existence elle-même qui pèse sur les êtres : la vie est un enfer qui peut prendre sens à la mort ou qui montre alors l'absence de sens, l'absurdité de la vie. Les pièces, quittant le grand monde, s'intéressent aux petites vies. Strindberg prône les pièces courtes et même ramassées en un seul acte. Pour rompre l'illusion théâtrale, certains unissent l'héroïque au caricatural, car le tragique peur fort bien naître du grotesque quotidien. — Jensen estime qu'à l'origine de ce bouleversement du théâtre se trouvent les changements sociaux angoissants du XIX^e s., qui font se demander ce qu'est l'humain. Le déclin de la religion et des valeurs absolues va dans le même sens. Le théâtre répercute cette crise et cherche un nouveau langage. Notre époque ne réveille-t-elle pas les mêmes inquiétudes face à la mondialisation, à la société de consommation, au « désenchantement du monde », à « une civilisation qu'on ne maîtrise plus, la civilisations des loisirs, la ségrégation raciale, le vertige engendré par l'absence d'idéaux ou le dégoût de soi » (J. S. Ballard) ? — L'ouvrage se poursuit par quatre études de pièces particulières : *Romersholt* d'Ibsen (par Sylvie Calmet [Angers]) ; *L'Intruse* et *Intérieur* de Maeterlinck (par Sophie Lucet [Univ. du Maine]) ; *La Sonate des spectres* de Strindberg (par S. Camet) ; *Dans le petit manoir* de Witkiewicz (par A. Duda [Toruń, Pologne], traduit et adapté par M. Sbilicki [Toruń également]). Chaque critique fournit une bibliographie d'une ou deux pages. Ces études sont éclairantes pour mieux comprendre notre époque de transition et d'inquiétude que décrit bien l'Anglais J. S. Ballard dans ses œuvres d'analyse sociale, à partir de la campagne anglaise, telle *Millénaire, mode d'emploi* (2006). — B. C.

Une histoire du monde au XIX^e siècle. Préface de Th. ZELDIN (Bibliothèque Historique), Paris, Larousse, 2005, 16 x 22, 478 p., br. 19 EUR, ISBN 2-03-505-536-9.

Une histoire du monde contemporain. Direction scientifique et préface de J.-P. RIOUX (Bibliothèque Historique), Paris, Larousse, 2005, 16 x 22, 479 p., br. 19 EUR, ISBN 2-03-505-537-7.

Ces deux volumes sont la refonte, pour leurs siècles, de l'*Histoire du monde*, dirigée par Jacques Marseille, et publiée en album illustré. Ils ont été revus respectivement par une équipe de dix-huit et dix-sept collaborateurs et agrémentés, en un cahier central, de cartes en couleurs tirées de *Grand atlas historique* de Georges Duby. Ce sont des manuels scolaires pour adultes qui viendront opportunément occuper, dans l'esprit de ceux qui furent privés de manuels d'histoire au cours de leur enfance et de leur adolescence, le manque de pareils ouvrages de référence. L'un et l'autre sont centrés sur l'Europe occidentale et la France, même si de louables ouvertures sont faites vers le reste du monde, spécialement l'Afrique (avec, pour le XIX^e, un chapitre sur *Le renouveau africain*) et l'Asie (avec, pour le XIX^e, un chapitre sur les *Wahhabites*, une intéressante ouverture sur la médecine chinoise et une récapitulation utile sur la Perse des premiers ayatollahs). On est étonné de ne pas voir traiter un pays aussi important que l'Indonésie, mais il est vrai qu'on ne peut pas tout dire et que l'angle de vue est tout de même essentiellement français. Les différents chapitres sont distribués selon des cohérences chronologiques pertinentes pour leur propos : il n'y a pas d'uniformisation forcée des séquences périodiques. Les préfaces, vraiment excellentes, disent succinctement l'essentiel des traits de ces deux siècles dans les différents domaines où ils ont marqué l'histoire de l'humanité, car c'est le destin de l'humanité qui est au cœur de la préoccupation de ces deux livres qui, en tant qu'histoires générales, ne sacrifient jamais aux spécialisations ni à l'érudition, ni aux anecdotes de la petite ou de la grande histoire. Et l'on voit bien que le préfacier du XX^e siècle a dirigé l'ensemble du tome consacré à cette période. On reconnaît dans la Préface et les *Introductions* les vues, toujours justes, et le style d'exposé, excellent, du maître de l'ouvrage. Citons ici Jean-Pierre Rioux : « Ce XX^e siècle, le nôtre, né

dans le sang de la Grande Guerre de 1914-1918, est mort avant son terme, entre 1989 et 1991, avec l'effondrement spectaculaire, médiatisé, si peu violent et si peu pleuré, de sa dernière idéologie mortifère, le communisme. » Le voici encore qui parle d'or : « un siècle de progrès [...] des avancées du savoir et du mieux-être [...] » pleins de désillusions, mais irrésistibles. Il souligne aussi l'« unification de la planète » malgré les « inégalités foncières » et le sous-développement. Et il ajoute que « de la raison et de la déraison », c'est « la seconde [qui] l'a sans doute emporté sur la première ». — Quelques coquilles ne parviennent pas à défigurer ces deux livres très utiles (pour le XIX^e siècle, par exemple, aux p. 9, 12, 281, 283, 361). On est aussi un peu étonné de trouver des translittérations nouvelles pour certains noms ou mots étrangers, comme *Yuan Shikai* pour *Wang She-kai*, ou *Tihon* au lieu de l'habituel *Tikhon* (p. 450). — J.-Cl. POLET.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

Corinne BONNET & A. MOTTE (éd.), *Les syncrétismes religieux dans le monde méditerranéen antique*. Actes du Colloque International en l'honneur de Franz Cumont à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort. Rome, Academia Belgica, 25-27 septembre 1997 (Institut Historique Belge de Rome. Études de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes, XXXVI), Bruxelles - Rome, Institut Historique Belge de Rome, 1999, 19 x 25.5 + 400 p., br., ISBN 90-74461-27-1.

Après l'édition de *La correspondance scientifique de Franz Cumont conservée à l'Academia Belgica de Rome* par C. Bonnet (Institut historique belge de Rome, Études de Philologie, d'Archéologie et d'Histoire Anciennes, XXXV, Bruxelles - Rome, 1997), l'anniversaire des cinquante ans de la mort du savant belge en 1997 fut l'occasion d'organiser un colloque international consacré aux syncrétismes religieux en Méditerranée antique. On sait en effet l'intérêt que porta Fr. Cumont à l'histoire des religions et plus spécialement aux interférences entre l'Orient et l'Occident. Cette rencontre mise en œuvre par C. Bonnet et A. Motte à l'*Academia Belgica* à Rome a réuni des chercheurs belges, français, italiens et espagnols de renom. La thématique s'inscrit dans un courant de recherches qui a commencé à véritablement se développer à partir de ces trente dernières années (voir par exemple S. HARTMAN [éd.], *Syncretism. Symposium on Cultural Contact*. Meeting held at Åbo, 1966, Stockholm, 1969 ; M. SIMON, P. LÉVÊQUE et Fr. DUNAND [éd.], *Les syncrétismes dans les religions grecques et romaines*. Actes du colloque de Strasbourg, 1971, Paris, 1973 ; Id., *Les syncrétismes dans les religions de l'Antiquité*. Actes du colloque de Besançon, 1973, Leyde, 1975 ; *Influences, emprunts et syncrétismes religieux en Grèce ancienne*. Actes du IV^e colloque du C.I.E.R.G.A, 1993, Bruxelles, 1994, etc.), mais qui mérite encore d'être exploré dans bien des aspects, comme le montre ce passionnant volume. Les actes de ces deux journées romaines s'articulent en quatre parties, traitant de deux thèmes majeurs : l'un relatif à la personnalité de Fr. Cumont et à son influence dans les domaines de l'histoire des religions ; l'autre à la problématique des syncrétismes religieux à proprement parler. La première partie rassemble donc cinq articles consacrés à Fr. Cumont et son œuvre : hommages au premier président du Conseil d'administration de l'*Academia Belgica* de 1939 à 1947 (J. Hamesse) ; le sens donné au mot « syncrétisme » et aux termes apparentés dans les travaux du savant (A. Motte) ; les bilans et les perspectives d'une recherche sur la correspondance scientifique de Fr. Cumont et la foule de renseignements qu'elle nous apporte non seulement sur la pensée scientifique de l'historien des religions mais aussi sur celle de son époque en Europe et aux États-Unis (C. Bonnet) ; l'intérêt actuel de ses travaux pour les études sur les religions orientales et les croyances dans l'au-delà (Br. Rochette) ou encore l'importance et le nombre de ses publications envisagées via la méthode

d'analyse bibliométrique (G. Van Hooydonk et G. Milis-Proost). La seconde partie, qui réunit six contributions, aborde le phénomène du syncrétisme en Égypte et au Proche-Orient : la pertinence de cette notion dans le cadre des religions de l'Égypte tardive, et notamment dans le cas des images divines (Fr. Dunand) ; les prophéties ou prédictions astrologiques comme témoignages de l'interpénétration des cultures grecque et égyptienne à l'époque lagide (Ph. Derchain) ; l'analyse du phénomène au Proche-Orient préclassique (P. Xella) ; la problématique du syncrétisme à travers l'*Histoire phénicienne* de Philon de Byblos (S. Ribichini) ; le syncrétisme, ou plus exactement l'assimilation, de quelques divinités hittites du II^e millénaire av. J.-C. à des divinités d'origine hurrite, ainsi que de certains dieux de Lycie, Carie et Cilicie du I^{er} millénaire av. J.-C. à des divinités grecques (R. Lebrun) et enfin le cas de Sagalassos en Pisidie à l'époque hellénistique et au début de l'Empire (M. Waelkens). La troisième partie est dédiée à la Grèce et comprend quatre communications : le culte de la Déesse Syrienne dans le monde hellénistique, à la lumière des inscriptions d'Étolie, de Thessalie, de Macédoine et de Délos (M.-Fr. Baslez) ; une approche pluridisciplinaire des relations entre Astarté et Aphrodite (C. Bonnet et V. Pirenne-Delforge) – ces pistes de recherches ont, depuis la parution des actes, débouché sur une autre synthèse très stimulante, signée par les mêmes auteurs (« Cet obscur objet du désir. La nudité féminine entre Orient et Grèce », *MEFRA* 116 [2004], p. 827-870) – ; le « pseudo-prophète » Alexandre d'Abonotique (G. Sfameni Gasparro) ; l'impact d'une forme tardive du mithriacisme dans le *Borysthénique* (*Or.*, 36) de Dion Chrysostome (M. Waegeman). Enfin, la quatrième partie rassemble trois communications relatives au monde étrusco-romain et chrétien : les influences étrangères dans les rituels funéraires romains et leurs variations selon les catégories sociales et les régions (J. Arce) ; l'*Etrusca disciplina* dans l'Antiquité tardive et ses emprunts aux religions orientales, tels que le judaïsme et le christianisme (D. Briquel) ; le livre d'Hystaspe, entre tradition mazdéenne et réinterprétation chrétienne (P. Fr. Beatrice). L'ouvrage s'achève par une conclusion touffue signée de la plume de R. Turcan, dans laquelle l'historien des religions souligne notamment l'importance que revêt dans la problématique des syncrétismes la confrontation des documents littéraires, épigraphiques et iconographiques, une méthode d'analyse qui n'avait pas échappé à ce chercheur pluridisciplinaire qu'était Fr. Cumont. – Sandrine DUCATÉ-PAARMANN.

A. MEURANT (éd.), *Imaginaires mythologiques des sociétés anciennes. Les liens familiaux dans la mythologie* (Ateliers 32/2004), [Lille], Université Charles-de-Gaule - Lille 3, 2004, 20 x 27, 103 p., br. EUR 9.50, ISBN 2-84467-062-8.

Comme le précise judicieusement Alain Meurant, dans son bref exposé introductif, les liens familiaux constituent un puissant opérateur de classification et de structuration du monde mythique. Depuis les travaux de Claude Lévi-Strauss, en particulier, les enjeux théoriques et pratiques de l'étude des « structures de la parenté » sont évidents dans toutes les sciences humaines et sociales, de la sociologie à l'histoire, de l'anthropologie à l'ethnographie, en passant par la psychologie et la linguistique, notamment. Il y a les parentés naturelles, « biologiques », puis il y a les non moins significatives parentés « culturelles », exactement comme, dans les *gender studies*, il y a divers niveaux de genres et divers moyens de « sexuer » les personnes et les choses. Il s'agira donc de déconstruire les familles pour en comprendre les cohérences internes, de dénouer les fils du tissu généalogique pour décrypter les logiques associatives qui ont présidé à leur élaboration. Car les liens familiaux fonctionnent souvent sur le registre métaphorique, dans le sens où ils expriment à la fois des similitudes et des différences qui sont d'un autre ordre, qui relèvent du niveau de parenté symbolique. Choisir la mythologie comme terrain d'enquête suppose de prendre en compte les spécificités du matériau et de recourir, par conséquent, aux instruments d'analyse de la narratologie et de la mythologie comparée. — Un groupe de travail s'est donc mis à l'œuvre sur ces sujets passionnants, entre Lille, Louvain et Liège : le volume que nous

présentons est le fruit de leurs réflexions sur des *case-studies*, qui se veulent des pistes au sein d'un vaste chantier, ambitieux et prometteur. A. Meurant exprime comme suit l'intention première du volume : « souligner combien la composante familiale – si importante et déterminante dans la construction de l'itinéraire personnel de tout individu – s'érige en môle autour duquel naissent, se construisent et se développent des histoires, des contes et des légendes dont les différentes séquences nourrissent l'imaginaire de l'homme de toujours ». Le propos oscille donc entre invariant et permanence, d'une part, variantes et adaptations, d'autre part, ce qui constitue une option méthodologique quelque peu œcuménique (entre phénoménologie et historicisme) qu'on espère voir se préciser plus avant dans la recherche. — Huit contributions complètent le volume. J.-M. Renaud et P. Wathélet s'intéressent à la mort de Polydore et à la naissance d'Orion (ce qui débouche sur des conclusions un peu minimalistes) ; J. Boulogne présente la figure de la mère dans la tragédie grecque (en la situant judicieusement dans une triangulation mère-père-enfant) ; C. Woronoff analyse la manière dont la dynastie attalide a construit un discours idéologique basé sur les liens mythiques de parenté (par référence à l'Arcadien Téléphe, donc à Héraclès, mais aussi au prince gréco-troyen Pergamos, soit des liens généalogiques qui dessinent en filigrane l'identité ethnique et les stratégies diplomatiques de la famille régnante) ; A. Meurant centre son propos sur la gémellité romaine qui renvoie implicitement à la double parenté paternelle de Romulus et Rémus (avec une belle analyse de la figure maternelle de Rhéa Silvia) ; E. Borza traite de l'assassinat par Néron de sa mère Agrippine et de la « mythologisation » de cet épisode historique (intéressante comparaison entre Oreste et Néron autour du thème du matricide) ; T. Labeye affronte l'inceste et l'adultère dans les tragédies de Sénèque (réflexion stimulante sur la théâtralisation de la vie politique romaine) ; A. Deremetz s'intéresse aux métamorphoses de la paternité dans la poésie latine (utilisée pour exprimer, sur le plan métaphorique, le rapport du poète à ses modèles et à son œuvre) ; enfin, P. Guelpa étudie un aspect des relations père-fils dans la mythologie scandinave, à travers la rivalité entre Odin et son fils Thor entre 800 et 1100 (belle fenêtre comparatiste, où Dumézil est enfin à l'honneur). — Au total, un ensemble stimulant, autour d'un thème cardinal aux implications multiples. On aurait aimé disposer d'un index et l'on espère que les anthropologues seront associés à la suite des recherches qui présentent ici un caractère fortement « littéraire ». — Corinne BONNET.

Bojana Mojsov, *Osiris. Death and Afterlife of a God*, Oxford, Blackwell, 2005, 16 x 23,5, 176 p., br. £ 15,99, rel. £ 55, br. ISBN 1-4051-3179-9, rel. ISBN 1-4051-1073-2.

Égyptologue renommée, B. Mojsov est la première à raconter le culte d'Osiris dans son évolution au cours de toute l'histoire d'Égypte, montrant ainsi qu'il fut le plus populaire et le plus durable des cultes antiques. Rappelons brièvement le mythe originel : le créateur Atum façonna l'Air et l'Humide, qui engendrèrent la Terre et le Ciel ; ceux-ci eurent deux fils, Osiris et Seth, et deux filles, Isis et Nephthys. Osiris épousa Isis et Seth la seconde. Seth reçut pour domaine le désert et Osiris la vallée du Nil. Osiris expliqua aux hommes la culture des céréales, la fabrication du pain, le culte des dieux et le peuple l'aima. Jaloux, Seth enferma son frère dans un coffre qu'il jeta dans le Nil. Désespérée, Isis chercha partout son époux. Elle le retrouva à Byblos, en Phénicie, et le ramena dans son pays. Furieux, Seth récupéra le corps et le déchira en quatorze morceaux qu'il jeta à travers tout le pays. Isis et sa sœur retrouvèrent ces morceaux et reconstituèrent le corps auquel Isis insuffla la vie. De l'union d'Isis et d'Osiris naquit Horus qui, devenu grand, lutta contre Seth pour venger son père. Les dieux mirent fin au combat en divisant l'Égypte entre les deux ennemis, mais, par la suite, attribuèrent tout le pays à Horus (le Faucon). — Osiris, avec sa haute couronne, siège avec quelques immortels à l'entrée du monde souterrain, où Anubis amène les défunts ; Horus attend la sentence que Toth (Hermès) inscrit sur ses tablettes. Osiris tend son sceptre vers l'âme et, après un interrogatoire réussi, lui dit :

« Entre parce que tu sais. » C'est Plutarque, au II^e s. de notre ère qui rédigea le premier récit du mythe, car, en Égypte, la mort et la résurrection d'Osiris, entourées d'un grand mystère, ne devaient pas être divulguées ; et ce n'est qu'au III^e s. av. J.-C. que l'histoire globale de l'Égypte fut écrite par le prêtre Manéthon, à la demande du roi Ptolémée I^{er} : aujourd'hui perdu, cet ouvrage est connu par des copies partielles. — Le Nil est un fleuve vital pour l'Égypte. Le roi, censé être fils du Nil et père de la tribu, offrait des sacrifices en relation avec la vie du fleuve. Osiris était enseveli lors de la baisse des eaux, avant les labours. À l'équinoxe de printemps, époque des moissons, Isis insufflait la vie dans le corps de son époux et ils engendraient un fils, sauveur de la lumière, qui naissait au solstice d'hiver. Le culte d'Osiris expliquait ainsi le cycle de la nature. Avec le temps, son culte grandit en popularité, et on lui attribua aussi le rôle de grand Juge des âmes dans l'au-delà. Chaque année, à Abydos, près de Thèbes, on célébrait sa mort, et sa résurrection après trois jours, au cours d'un spectacle appelé « les mystères d'Osiris ». Après le monothéisme du culte solaire introduit par Akhénoton, le culte d'Osiris s'associa au culte de Ra (soleil) et Osiris devint un dieu-sauveur, berger d'immortalité pour les gens ordinaires et non plus seulement pour les puissants de ce monde. Puis son culte se répandit sur le pourtour de la Méditerranée, tandis qu'Isis en vint à être honorée comme Vierge primordiale et Horus comme sauveur du monde. Sous la domination des Ptolémées, les Grecs d'Égypte vénèrent Osiris sous le nom de Sérapis (Osiris et le bœuf Apis) et ce culte passa aux Romains conquérants. — La vision hellénisée du mythe d'Osiris continua en Occident. C'est à Alexandrie que s'épanouit la nouvelle religion chrétienne « inspirée par des philosophes égyptiens, grecs et juifs. C'est alors que, selon Jung, Osiris devint le Patriarche de toutes les figures de sauveur du Proche-Orient » (p. 12). L'Église chrétienne doit beaucoup à l'Ancienne Égypte : « les images parlantes de l'au-delà, la descente de Jésus aux "enfers", la résurrection des morts avec un corps intact, la momification des morts à laquelle l'islam mit fin ». Le culte d'Osiris-Sérapis paraît avoir subsisté dans les évangiles gnostiques de Nag-Hamadi. Selon Augustin, Hermès-Trismégiste aurait été un précurseur du christianisme (p. 121), etc. Une tradition juive voyait Moïse comme un Égyptien et l'assimilait à Hermès ; selon Philon, Moïse aurait été initié à la philosophie symbolique égyptienne (p. 122). Les idées gnostiques survécurent malgré la persécution chrétienne, donnant naissance aux Bogomiles dans les Balkans jusqu'à l'époque turque, et aux cathares en Allemagne, en Italie, en France, où deux croisades les éliminèrent au XIII^e s. — Issus d'Égypte, les textes alchimiques traduits du grec par les Arabes, puis en latin, influencèrent l'Occident. Les écrits hermétiques reparurent durant la Renaissance jusque dans la cour des Médicis. En 1541, on traduisit *La Tablette d'émeraude*, dérivée de l'ancienne religion égyptienne, qui parle d'un dieu trinitaire : Soleil, Lune et Terre, d'où tout est issu (p. 123-124). L'hermétisme a permis à certains de penser librement, « hors du carcan des dogmes chrétiens », et c'est de lui que sont probablement issus la Révolution, les rose-croix, les francs-maçons et autres sociétés secrètes ou publiques. L'A. pense que Napoléon lui-même pourrait avoir organisé sa campagne d'Égypte pour soulever le voile d'Isis ! (p. 125). En 1885, l'Anglais E. Maitland voyait en Osiris « le reflet, dans l'homme, du maître suprême de l'univers et le type idéal de l'humanité » (p. 125). Aujourd'hui demeurent encore des symboles hermétiques, tel l'œil dans un triangle au sommet d'une pyramide que l'on retrouve curieusement sur les billets de dollars et qui proviendrait selon l'A. des rose-croix et des francs-maçons américains (p. 126). Pour elle, le plus important héritage de l'ancienne religion égyptienne réside dans son pluralisme, son esprit accommodant, sa tolérance des dieux, ce qui permet de s'adapter à l'évolution du monde et d'éviter les heurts entre religions (p. 126). — On a déjà vu quelques opinions de l'A. à propos du christianisme, mais elle y insiste en quelques pages (p. 116-119). Pour B. Mojsov, Isis et Horus devinrent la Vierge et son enfant, Horus et Seth se transformant en Georges et le Dragon. Sur les anciennes tombes chrétiennes du pays, on trouve souvent côte à côte la croix et le signe « ankh » (symbole d'Isis et de la vie). C'est en arrivant à Alexandrie que le christianisme, religion des pauvres en Palestine, connut un essor philosophique. Le Logos de Philon et les émanations divines chez Plotin (205-270) se sont incarnés dans

le Christ, émanation du Père. L'incarnation et la rédemption étaient des lieux communs en Égypte. Clément d'Alexandrie (150-215) a reconnu que la Loi juive et la philosophie grecque ont préparé la voie au christianisme. La majorité des Égyptiens devinrent chrétiens, mais c'est à partir d'Alexandrie que se répandirent trois hérésies : l'arianisme, le monophysisme et le monothélisme. Les coptes sont demeurés monophysites (mais l'A. semble ignorer que récemment les coptes ont reconnu que leur désaccord avec les catholiques était dû à un malentendu sur certaines définitions). Les moines égyptiens ont détruit les temples de Sérapis et de Canopus ; ils ont même tué la philosophe platonicienne Hypatia en 415. En 391, l'Empereur Théodose interdit la religion païenne et boucla le Sérapeum d'Alexandrie. Mais les paysans prolongèrent le culte d'Isis à Philae jusqu'au X^e s. — B. Mojsov est une excellente égyptologue, mais lorsqu'elle quitte sa spécialité, elle montre ses limites, ce qui est assez normal. Contre le christianisme, elle fait flèche de tout bois, sans esprit critique dirait-on. Il est dommage qu'elle n'ait pas étudié le christianisme aussi en profondeur que l'osirisme. Il est vrai qu'elle fait l'une ou l'autre critique pertinente, mais sa critique reste généralement superficielle et il serait fastidieux d'essayer de réfuter ses nombreuses approximations. Il est toutefois bon de rappeler ici ce qu'écrivait en 1973 M. Meslin dans son livre *Pour une science des religions* à propos du comparatisme religieux : toute histoire des religions doit être comparative, mais on doit se garder des analogies superficielles et de la tentation de dissoudre, dans la comparaison, la spécificité des expériences religieuses vécues. Il faut respecter les originalités et les resituer dans la culture où elles se manifestent. G. Dumézil a fait ce travail qui aboutit dans l'homme considéré dans ses profondeurs (p. 155-157 *passim*). Et il ajoute : il faut savoir lire et déchiffrer les divers langages du sacré dans son milieu social. Cette compréhension engage dans une certaine mesure celui qui l'interprète, car elle nous atteint directement (p. 259). Mais B. Mojsov semble rester extérieure à toute religion. Si l'on fait abstraction des extrapolations hâtives de l'A., son livre clair et court intéressera tous les amis de l'Ancienne Égypte. — B. CLAROT, s.j.

Ittai GRADEL, *Emperor Worship and Roman Religion* (Oxford Classical Monographs), Oxford, Clarendon Press, 2002, 14.5 x 22.5, XVI + 398 p., rel. £ 55, ISBN 0-19-815275-2.

Emperor Worship and Roman Religion is an important contribution to the study of the imperial cult. Ittai Gradel (hereafter G.) focuses on the Italian peninsula and his approach to the subject is based on literary, archaeological and epigraphic records. — In the introduction, G. marks the differences between the Christian and pagan cultic ideas and practices, demonstrating that the question « was the emperor man or god ? » was irrelevant within the framework of Greco-Roman paganism. Leaving aside the christianised dichotomy between the sphere of the divine and the human, between religion and politics, G. tries to investigate emperor worship as an honorary system based on the relation between the emperor and the Senate and the distinction between official and private. Divinity, according to G., « reflects a distinction in status between the respective beings, rather than a distinction between their respective natures, or 'species'. Divinity will be examined as a relative rather than an absolute category ». — In chapter 2, G. is trying to prove that worship of the ruler does not conflict with the republican tradition. He argues firstly that the problem of its existence in a society lacking a permanent, absolute and supreme ruler is based on the distinction between religion and politics, a christianising distinction (be it a god or be it rendered as one) irrelevant to the pagan practice. Putting the emphasis on the private sphere, he stresses that the lack of public-sphere evidence for divine honours paid to humans does not necessarily mean that the phenomenon was absent in Republican Rome. It is evident in the cult of the *Genius* of the paterfamilias, a cult characterised as « cliental » or « servile », since the relative inscriptions (see Appendix I) are dedicated by clients, slaves of freedmen. The above-mentioned evidence associated to the one derived from Plautus's comedies is used to indicate that the elevation of an indi-

vidual to a « divine » position depends on the power which he exercises over the worshipper. — The third chapter is dedicated to the divine honours paid to Julius Caesar. Leaving aside the pre-existing studies dealing with the problem « was the emperor or was he not divinised before or after his death? », the author focuses on ancient sources in order to prove that Julius Caesar received divine honours in his lifetime and more specifically in the last month of his life. However, G.'s analysis of the evidence certainly allows various interpretations. For instance, it is far from certain that the honours mentioned in Cicero's *Philippic*, 110 were received before his death, or that the passage of Dio, 56.36.2, referred to his lifetime, while the interpretation of Dio's *hēmītheos* as *diuus* is possible but not probable. Besides, the variable use of the terms *deus* and *diuus* attests to the relativity of the evidence. On the other hand, it cannot be denied that the connection of Varro's argument about the use of these terms to the titles of the dictator and, also, the association of *Parilia* to the celebration of Caesar's victory in Munda are valuable contributions to the subject. The chapter ends with the view that the question whether Caesar became god or not is, in fact, irrelevant, since the heavenly honours accorded to Caesar expressed his new status in the Roman republic, far above the position of any other man, past or present. — The next chapter focuses on emperor worship during Augustus's reign in the Italian municipalities, where the author has to face the discrepancy between, on one hand, Dio's and Suetonius's evidence that Augustus prohibited public worship of himself and, on the other hand, the epigraphic and archaeological evidence about temples dedicated to Augustus in Italy during his lifetime. According to G., the references of the historians could represent the official state of the religion in Rome, where the worship of the emperor was actually prohibited, while at the same time centres outside Rome felt free to offer him divine honours as a response to his imperial power, honours that according to the author should be disconnected from the emperor's *Genius*. This solution is plausible perhaps for the distant provinces but it sounds rather odd in the neighbouring regions of Rome. At the end of the chapter, G. argues that only a marble altar in the forum of Pompeii could be connected to the imperial cult of Augustus, in a place that according to other scholars was dominated by cultic structures dedicated to the emperor and his family. — The fifth chapter examines the « Augustan settlement » from the point of view of the official state religion. Once more, G. is trying to show how fuzzy were the boundaries between the private and the official spheres. On the one hand, Augustus prohibited official divine honours paid to himself, while, on the other hand, promoted the worship of his *Genius* and the *Laribus Augusti* in the *compita* financially supported by four *magistri uici*, freedmen, assisted by four slaves, called *ministri*, who therefore became members of the imperial house (*familia*). Finally, on the basis of the iconography of the « Sorrento base », G. pleads that Augustus had it in mind to establish a state worship of his *Genius*, though the first actual evidence about a state cult of the emperor's *Genius* derives from the *Arualia Acta* of 55 AD. — The « Augustan settlement » was maintained by Tiberius. Caligula, on the other hand, although on occasions self-styled or dressed up like a god, according to the author, never received deification or divine worship from the Roman state. Caligula's worship was settled on the Palatine, in his own palace, and the temple was built at his own expense, though financed by *summae honorariae*, i.e. the fees paid by high-ranking senators in order to become members of priestly colleges. As for Caligula's veto against the Senate's decree concerning sacrifices to his *Genius*, it is interpreted as an attempt of the superstitious emperor to avoid an honour that had been associated to the death of Julius Caesar and Augustus. — The incorporation of the Emperor's *Genius* in the official state cult appears in the reign of Claudius, to whom, according to G., the divinisation of Livia should be attributed. More specifically, the *Genius* was depicted on the « Frieze of the Vicomagistri », where Claudius appeared among the *flamines Augusti*, four *ministri* holding statuettes of *Lares* and *Genius* and animals for sacrifices (a bull for the *Genius*, a steer for Divus Augustus and a heifer for Diva Augusta). The connection of the heifer to Diva Augusta, instead of *Pietas* of *Pax Augusta* proposed by Ryberg I. Scott (« Rites of the State Religion in Roman Art », *MAAR* 22 [1955]), helps G. to interpret the scene as Livia's consecration in the temple of Divus Augustus

and to assign it to the base of the cult statues of Augustus and Livia. The second part of chapter 7 is a summary of the Genius' history from Claudius to Gordian III, through the pages of *Arualia Acta*, a neglected source of evidence on the constitutional and religious history of Rome. — In Chapter 8, the emperor's worship in the Roman household is presented, to which the author brings a number of literary and archaeological pieces of evidence. In particular, mural paintings and statuettes from Herculaneum, Pompeii and Ostia are examined to support his view. However, only the libations to the emperor are adequately documented (Horace, Ovid, Petronius), since literature shows little interest in domestic life. — In the analysis of the « corporate worship » in chapter 9, the author discusses, through epigraphic evidence for little-known cultic groups, the issue of the *cultores priuatorum*, i.e. the worshippers of the *Genius* or *Lares*. Likewise, G. claims that *collegia* like the *cultores domus diuinae* or the *cultores laribus Augusti* made their first appearance in domestic cult but further expanded their activity. Certainly, groups and individuals like senators erected public statues of the emperor, though, according to the author, these activities were usually ignored by the emperor or carried out without his permission. On the other hand, though *Augustales* were strongly involved with emperor worship, their common interpretation as imperial priests leads to a misunderstanding of their function. In fact, they should be connected primarily to *euergetism* in their townships. As G. points out, a monograph on the subject would be welcomed. In conclusion, the negative attitude of the emperor towards public or private worship of himself should not be taken seriously. It was merely a demonstration of his *moderatio* and a way to placate the Senate. In fact, our evidence indicates that the private worship of the emperor was something common. — In chapter 10, G. differentiates between the worship of the emperor's *numen* and that of his *Genius*, suggesting a different interpretation for the *Fasti Praenestini* and the dedications of an *arae numinis Augusti* in Narbo (12 A.D.) and the *Forum Clodii* (18 A.D.), supplementing this by literary evidence. According to the author, the worship of an emperor's *numen* was synonymous with the worship of the living emperor. — In chapter 11, the author argues that the Altar of C. Manlius at Caere should rather be associated with divine honours paid to him, as censor, by clients than to imperial cult. — Finally, observing the absence of worship of the living emperor in the state cult, G. reaches in chapter 12 the conclusion that the relation between death and divinisation discouraged emperors from permitting or promoting lifetime deification. On the contrary, Augustus prepared the detailed scheme of his official post-mortem deification, to which the eagle on the Tiberian *Diuus Augustus* coinage belongs. The majority of the emperors (except Tiberius and Caligula) follow the post-mortem deification practice, which became a conventional response to imperial death, when not followed by its opposite, namely *damnatio memoriae*. The impact of Augustus' deification is depicted in the apotheosis scheme presented on coins and reliefs. The chapter is further enriched by the differentiation between absolute and relative divinity, through the analysis of Seneca's *Apocolocyntosis*. At the end of his study, G. stresses the pressure exerted, from the time of Septimius Severus onwards, on the old scheme (heavenly honours decreed by the Senate) as well as on the collapse of the deification system, which took place in the reign of Maximinus (236-238 A.D.), although the *diui* title continued down to the fourth century. The cessation of the emperor worship is interpreted as the first sight of the crisis in the traditional Roman state cult, a crisis that Christianity took advantage of one century later. — In general, G.'s study casts fresh light on Roman social and religious practices combining literary, epigraphic, numismatic and archaeological evidence. Though his arguments may not be always solid, he dares to question long accepted views about emperor worship. Possibly, a discussion on the subject of the professional *collegia* would have had a place in such an analysis, while a comparative study of the imperial cult outside Italy would help to establish not only the validity of the author's arguments but also the differences in cult practice between Rome and the provinces. — G. A. ZACHOS.

The Apostolic Fathers. Volume I. I. Clement. II. Clement. Ignatius. Polycarp. Didache. Volume II. Epistle of Barnabas. Papias and Quadratus. Epistle to Diognetus. The Shepherd of Hermas. Edited and translated by B. D. EHRMAN (Loeb Classical Library, 24-25), Cambridge (Mass.) - London, Harvard University Press, 2003, 12 x 17, 443 & 481 p., rel. £ 14.50 (le vol.), ISBN 0-674-99607-0 & 0-674-99608-9.

En 1912-1913, les éditeurs de la *Loeb Classical Library* faisaient paraître leur édition des Pères dits apostoliques. Signée par le grand spécialiste des origines chrétiennes et de la paléographie grecque que fut Kirsopp Lake, cette édition a été de nombreuses fois réimprimée. Mais, même si elle garde encore aujourd'hui sa valeur, on a jugé avec raison qu'après plus de quatre-vingts ans de loyaux services, elle méritait d'être remplacée. La recherche sur ces textes a en effet connu un développement important au cours du siècle dernier, aussi bien sur le plan textuel qu'historique. La tâche de produire les nouveaux « Pères apostoliques » de la *Loeb* a été confiée au spécialiste américain de la littérature chrétienne ancienne Bart D. Ehrman, professeur à la *University of North Carolina at Chapel Hill*. Comme la précédente, cette édition se présente en deux volumes, qui respectent le format commode de la collection. Sur le plan du contenu, l'édition de Ehrman reprend celle de Lake, dans la mesure où elle donne les œuvres traditionnellement attribuées aux Pères apostoliques, à savoir la *Prima* et la *Secunda Clementis*, les (sept) *Lettres* d'Ignace d'Antioche, la *Lettre* et le *Martyre* de Polycarpe de Smyrne, la *Didachè* ou *Doctrine des douze Apôtres*, la *Lettre de Barnabé*, l'*Épître à Diognète* et le *Pasteur* d'Hermas. Elle ajoute cependant à ce corpus les fragments de Papias et de Quadratus. Sur le plan textuel, l'édition de Ehrman n'innove pas : elle reprend la vulgate de Bihlmeyer (Tübingen, 1956), elle-même une reprise de l'édition de Funk, sauf pour le *Pasteur*, pour lequel elle reproduit le texte de M. Whittaker paru dans le corpus de Berlin (GCS). Il s'agissait là d'un choix pratique, mais on peut le regretter pour une édition qui prétend tenir compte des progrès de la recherche (cf. *Preface*, p. vii). En particulier, on aurait pu tirer parti des éditions parues dans les *Schriften des Urchristentums* (Darmstadt, 1993 et s.), notamment pour le *Pasteur* d'Hermas. Dans l'ensemble, la traduction anglaise est satisfaisante et élégante. Mais elle a parfois tendance à décoller du texte. Ainsi, pour le passage souvent cité de l'*À Diognète*, V, 7 : *τράπεζαν κοινήν παρατίθενται, ἀλλ' οὐ κοινήν* (« ils dressent une table commune mais non commune [i. e. non impure] »), Ehrman reprend le *textus receptus* en corrigeant le second *κοινήν* en *κοίτην*, et traduit : *They share their meals but not their sexual partners*, ce qui est sans doute plus relevé mais met le lecteur ignorant du grec sur une tout autre piste. Il faut souhaiter que ces nouveaux Pères apostoliques de la *Loeb* rendent autant service que ceux de Lake, mais force est de constater que l'édition de Ehrman ne renouvelle guère la lecture de ces textes. – P.-H. POIRIER.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

R. RUTHERFORD, *Classical Literature. A Concise History* (Blackwell Introduction to the Classical World), Oxford - Malden (Mass.), Blackwell Publishing, 2005, 15 x 23, XIV + 3 ill. + 350 p., br £.16.99, ISBN 0-631-23133-1, rel. £ 55, ISBN 0-631-23132-3.

Parmi les nombreux manuels traitant de la littérature grecque et latine, celui de Richard Rutherford devra désormais occuper une place privilégiée. Une lecture rapide pourrait laisser croire qu'il ressemble à tous les ouvrages de ce genre. Il n'en est rien, pour deux raisons principales. Tout d'abord, il couvre, en un seul volume et de façon unifiée dans l'analyse, l'ensemble de la littérature classique, depuis Homère, vers le milieu du VIII^e siècle av. J.-C. jusqu'à Augustin, au début du IV^e siècle ; autant qu'un

manuel, il s'agit d'un essai, écrit d'une même main, qui se signale par sa clarté et sa concision. Ensuite, le plan de l'ouvrage privilégie une approche thématique, par genre, encore que ce terme ne convienne pas parfaitement. C'est en effet par le choix des regroupements et du point de vue propres à chaque chapitre que l'A. manifeste l'originalité de sa réflexion. Les quatre premiers chapitres traitent de genres attendus – associant sur la longue durée auteurs grecs et latins – : 1. *Epic* ; 2. *Drama* ; 3. *Rhetoric* ; 4. *History, Biography and Fiction*. Mais les autres, s'appuyant sur ces données et reprenant parfois pour une part la matière et les auteurs déjà abordés, prolongent cette histoire de la littérature soit à partir d'une approche plus sociologique (5. *Erotic Literature* ; 6. *Literature and Power*), soit en privilégiant une approche en terme d'histoire des idées et des formes de pensée (7. *Aspects of Wit* ; 8. *Thinkers* ; 9. *Believers*). L'introduction offre, après un rapide survol des principaux repères événementiels, une mise au point claire et ouverte sur les difficultés que présente la notion de genre : tantôt ces genres existaient dans l'Antiquité même (ainsi des termes tragédie et comédie au temps de Sophocle et d'Aristophane), tantôt le mot était connu des Anciens, mais n'a pas toujours donné lieu à un genre (*historia* est utilisé par Hérodote, mais ne désigne pas le genre historique, et on sait que Thucydide et Xénophon se refusent à y recourir), tantôt encore les genres sont de création plus tardive, quand ils ne sont pas empruntés aux modernes (ainsi de *novel*). Par conséquent, au lieu de s'en tenir à une terminologie abstraite, accompagnée d'une hiérarchie et de ses inévitables frontières, l'A. croise dans ses analyses et dans la synthèse qu'offre chaque chapitre une approche qui tient compte de la typologie des Anciens, de l'émergence de « genres » nouveaux, tels que le roman, autour du I^{er} siècle apr. J.-C., et du point de vue des lecteurs qui, appréhendant ou « lisant » les œuvres dans un contexte social et culturel variable, suscitent des « genres » nouveaux ou éphémères. On peut alors parler à bon droit de *generic fluidity*, qui rend malaisée par exemple la distinction entre philosphie et poésie (ce qui conduit à confronter Hésiode, Platon, Horace, Lucrèce, Épicure...), entre épopée et roman (pour Virgile). La synthèse (p. 12-18) sur l'influence des conditions de la transmission des textes n'apporte, en revanche, pas d'éléments neufs (par rapport au livre de L. D. REYNOLDS et N. G. WILSON, *Scribes and Scholars. A Guide to the Transmission of Greek and Latin Literature*, 1991³), et on peut regretter que cette approche ne soit pas utilisée par la suite. — Chaque chapitre s'appuie sur des textes en traduction, peu nombreux au total (mais le livre ne se veut pas une anthologie). Une bibliographie classée et très à jour fournit tous les repères utiles (seulement en langue anglaise toutefois). Le livre est pourvu de cartes, d'une chronologie et d'un index général. Il s'agit au total d'un excellent instrument de travail, accessible à tous les étudiants et que les chercheurs plus avancés auront grand profit à consulter, et pour les analyses qu'il procure, et pour l'insérer à l'intérieur de l'histoire de la littérature telle qu'elle s'écrit. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que d'inciter à ce travail réflexif et critique.

P. PAYEN.

R. E. MEAGHER, *The Meaning of Helen. In Search of an Ancient Icon*, Wauconda (Illinois), Bolchazy-Carducci Publishers, 2002, 15.5 x 23, VIII + 191 p., br. US \$ 24.95, ISBN 0-86516-510-6.

Après une brève introduction, dans laquelle il justifie le choix de son sujet et annonce son objectif, l'A. fait ressortir le double aspect d'Hélène, imaginaire et historique : son histoire est essentiellement imaginaire ; son univers est fait d'images. Son histoire est donc celle d'une image. — Ensuite, l'A. dégage les divers aspects et images d'Hélène, ce qui met en lumière la complexité et la contradiction de son personnage à travers les sources littéraires et iconographiques. Ainsi, Hélène est décrite comme une héroïne qui se déplace incessamment de l'obscurité à la lumière et vice-versa. Son univers embrasse aussi bien le monde terrestre que les Enfers, et il est construit de lumière et d'obscurité, d'amour et de guerre, de vie et de mort. — De la multiplicité de ces facettes d'Hélène résultent deux images, dont la première est

brillante, provoquant le désir et la joie, alors que la seconde est obscure, causant de la haine et de la peine. L'étude de la dualité du personnage d'Hélène constitue le troisième chapitre de l'ouvrage. — À l'examen du rapport entre l'image brillante et l'image obscure d'Hélène s'ajoute la présentation de la première Hélène, telle qu'elle nous est fournie depuis l'époque paléolithique. En effet, les sources primaires nous renseignent sur une grande déesse préhistorique, la première Hélène, qui, malgré sa nature divine, finit par rétrograder. Ses multiples facettes et fonctions ont été brisées en des identités distinctes, ce qui a provoqué la dispersion de son unité fondamentale et, de la sorte, la création d'un troupeau de « beautés » divines. Enfin, la rétrogradation a entraîné progressivement l'humanisation totale ou partielle des déesses, qui sont devenues le paradigme pour la race des femmes et qui nous amènent à Pandore et à Hélène. La présence d'un souverain suprême au sommet de chaque panthéon divin indo-européen laisse entendre l'existence d'un code génétique bien déterminé. Ainsi, dans le monde d'Hélène, Zeus est placé au plus haut rang du panthéon hellénique. Non seulement il préside aux manifestations célestes, mais aussi il maintient la justice et l'ordre dans le monde. Au rang inférieur sont placées les femmes, qui sont considérées comme objet de possession et proie sexuelle. Malgré cela, elles sont accusées de la violence dont elles souffrent en réalité. Ainsi, Hélène est renfermée dans la violence et la haine, ce qui fait d'elle un vrai bouc émissaire, derrière lequel la vérité et le mensonge se dissimulent. — Le dernier chapitre est consacré à l'étude de la vérité face au mensonge et de la réalité en tant qu'elle s'oppose à l'apparence. D'après l'A., Euripide est le seul poète à avoir pu concilier si habilement, dans le personnage d'Hélène, la fantaisie et le mythe avec la réalité. — L'ouvrage se termine par une brève conclusion de deux pages, un appendice sur l'histoire et l'imagination et, enfin, des notes bien élaborées et riches en indications bibliographiques.

Hélène PERDICOYIANNI-PALÉOLOGOU.

J. GRIFFIN, *Homer. The Odyssey* (Landmarks of World Literature), Cambridge, University Press, 2004, 13 x 20, VI + 103 p., br. £ 9.99 / US \$ 15, ISBN 0-521-53978-1.

Le petit guide de Jesper Griffin, publié en 1987, fait l'objet d'une seconde édition. En trois sections d'ampleur inégale, il fait le point, à destination d'un public d'étudiants, non hellénistes, semble-t-il, sur le dossier homérique, et en particulier sur l'*Odyssee*. La première partie (« The making of the *Odyssey* ») situe la création des épopées homériques dans leurs contextes larges : ces œuvres ne sont pas, ou pas seulement, un produit du miracle grec. Elles ont pour contexte, dans le temps long, la littérature proche-orientale, et l'A. rappelle à bon droit tout un ensemble de parallèles en milieu ugaritique, sumérien, babylonien, assyrien. Elles ont aussi pour contexte les cités grecques, le développement de l'écriture (situé vers le milieu du VIII^e s. ; rappelons toutefois que les recherches des vingt dernières années tendent à faire remonter ce phénomène vers la fin du IX^e s.) et la colonisation. La « composition » de l'*Iliade* remonterait ainsi aux années 700 et celle de l'*Odyssee* vers 675 (p. 6), si bien que la société de l'*Odyssee* représenterait celle des VIII^e et VII^e s. Formulation un peu étrange, qui gomme d'emblée les modes de composition des poèmes. Non que le problème de la « poésie orale » soit ignoré, mais il est traité par la suite, en dehors de toute perspective chronologique et sans tenir compte des conséquences de ce dossier sur le rapport entre les deux épopées (le livre d'Alain BALLABRIGA, *Les fictions d'Homère. L'invention mythologique et cosmographique dans l'Odyssee*, Paris, P.U.F., 1998, n'est pas mentionné, de même que ne figure ni dans la bibliographie ni dans le texte le classique de Moses I. FINLEY, *The World of Odysseus*, 1954, 1977², dont il est toujours bon de rappeler l'importance, notamment au public à qui est destinée cette présentation des problèmes). Une utile section expose comment les poèmes nous sont parvenus, depuis la version des Pisistratides, vers 550-530, en passant par les éditions alexandrines des III^e et II^e s. (p. 30-33). La deuxième partie est une analyse interne du poème : l'A. passe en revue de façon classique les questions relatives à

la traduction, à l'unité, au rapport avec l'*Illiade*, à la présence des divinités, aux relations entre hommes et dieux, entre hommes et femmes, aux valeurs du monde homérique (réduites, doit-on regretter, aux stéréotypes d'une morale bourgeoise, immortalisée dans les retrouvailles du couple que forment Ulysse et Pénélope). La troisième section (« The *Odyssey* and after... ») est un parcours à grande vitesse (p. 95-100) de la réception du poème depuis la tragédie athénienne et Hérodote, au V^e siècle, jusqu'au film « 2001 : a *Space Odyssey* ». On regrettera enfin que le texte grec soit cité en caractères latins. De deux choses l'une : soit les lecteurs visés sont censés connaître le grec, et il faut recourir à l'alphabet grec ; soit ils l'ignorent, et dans ce cas le texte original, même en caractères latins, leur est inaccessible et devient inutile. Les indications bibliographiques sont souvent peu à jour et ignorent toute la tradition critique italienne, espagnole et française, les études allemandes n'étant guère plus favorisées. Le plus difficile, chacun le sait, est de faire bref. – P. PAYEN.

Lucien. Histoires vraies et autres œuvres. Introduction, traduction nouvelle et notes de G. LACAZE, Paris, Le livre de poche, 2003, 11 x 18, 317 p., br. EUR 6.50, ISBN 2-253-16117-9.

Belle initiative du Livre de Poche qui publie ici, en version intégrale, un choix d'œuvres de Lucien de Samosate, huit opuscules, qui représentent environ un dixième de sa production globale, à savoir *Le Songe*, *Timon*, *Les portraits*, *Icaroménippe*, *Les Affabulateurs*, *La Mort de Pérégrinos*, *L'Assemblée des dieux* et les *Histoires vraies*, dans une belle traduction de Guy Lacaze, avec une introduction substantielle et une préface de Paul Demont qui précise utilement les enjeux d'une œuvre et l'intérêt d'un auteur dont la réception à partir de la Renaissance a été considérable, y compris dans la pédagogie du grec, justifiant l'étiquette de « passeur » entre la Grèce et Rome, entre l'Antiquité et nous, que P. Demont lui attribue à bon escient. Les *Dialogues* sont absents de cette sélection, ainsi que d'autres textes célèbres : G. Lacaze s'en explique, tout en précisant les raisons de ses choix, toujours difficiles. Le lecteur accède cependant à une bonne connaissance du style et de l'esprit (ironique, utopique, décaustique, léger, raffiné, virtuose, fantaisiste) des écrits de Lucien par le biais de cette belle publication. Il trouvera en outre, dans la copieuse Introduction (p. 11-36), tous les éléments utiles sur la biographie de Lucien, ses origines orientales, son éducation, le contexte de sa croissance intellectuelle (la seconde sophistique notamment), ses pérégrinations savantes, sa production, ses activités de rhéteur et de sophiste et, enfin, sa réception (Érasme, Thomas More, Rabelais, Shakespeare, Voltaire, etc.). Un index mythologique, bien utile, est placé en fin de volume, qui attire notre attention sur le fait que les historiens des religions, notamment, trouveront dans la lecture de Lucien mille pistes à approfondir (voir, à titre d'exemple, la manière dont est présenté le polythéisme et son évolution tardive dans l'*Icaroménippe*), un discours récurrent et décapant sur le divin, le sacré, ses représentations, ses cultes et les croyances, qui, en partie, fit le succès de Lucien aux époques plus récentes. On regrettera l'absence d'un index analytique et d'une bibliographie essentielle d'orientation thématique, mais on recommandera la lecture de ce volume au public cultivé soucieux de se familiariser avec un auteur essentiel de l'hellénisme tardif. – Corinne BONNET.

Sylvie HONIGMAN, *The Septuagint and Homeric Scholarship in Alexandria. A study in the narrative of the Letter of Aristeas*, London - New York, Routledge, 2003, 16.5 x 24.5, XII + 210 p., rel. £ 50., ISBN 0-415-28072-9.

L'originalité de la démarche de S. Honigman consiste à travailler sur la *Lettre d'Aristée* tout d'abord comme une composition littéraire qu'il faut analyser comme telle avant de l'exploiter pour les éventuelles données historiques qu'elle contient. La lettre, en effet, n'est pas une lettre ; quant à Aristée, il est essentiellement une fiction

narrative. De l'auteur du document, à ne pas confondre avec le narrateur, on peut apprendre certaines choses, en pratiquant une analyse interne du texte, qui montre qu'il était Juif, qu'il travaillait à Alexandrie, entre le III^e et le I^{er} s. av. J.-C. Populaire au début, ce texte a ensuite été négligé, pour être remis à l'honneur récemment, sans toutefois faire l'objet d'une analyse approfondie. C'est ce que se propose de faire S. Honigman et elle le fait excellemment, en commençant par donner un aperçu historiographique approfondi, où elle énumère les difficultés posées par ce texte et son interprétation. En particulier, elle souligne l'oscillation des exégètes de la *Lettre* entre une lecture judaïque ou gréco-hellénistique, ou encore mixte. Son parti sera celui de ne pas poser de distinction entre ces deux cultures, totalement fondues. La *Lettre d'Aristéas*, en dépit de quelques originalités, s'inscrit parfaitement dans les courants littéraires du monde hellénistique, de sorte que la question de sa fiabilité historique ne peut s'entendre qu'en tenant compte des standards spécifiques à l'historiographie hellénistique, qui fait une large place à la rhétorique, sans pour autant renoncer à son statut de discours relevant du registre de l'ἀλήθεια et de l'ἀκρίβεια. Le chapitre 2 (le premier étant l'introduction) s'efforce de déterminer le genre littéraire dont relève la *Lettre d'Aristéas* et son mode de composition. Dans le chapitre 3, l'A. concentre son attention sur les thèmes narratifs dominants, deux en particulier, et sur la manière dont ils se croisent. C'est la structure narrative du récit qui ressort avec force, ainsi que l'intention fondamentale de l'auteur de la *Lettre* : non pas seulement immortaliser le passé, en le consignant par écrit, mais aussi le transfigurer, en faisant des événements narrés un moment fondateur de l'histoire culturelle de la diaspora juive, un *charter myth*, dans la terminologie que l'A. emprunte à Oswyn Murray. Le chapitre 4 montre comment le recours aux techniques de la rhétorique historiographique a pour objectif non pas de romancer l'histoire, mais au contraire de la valider, de renforcer sa crédibilité. Ainsi en va-t-il du récit à la première personne ou de l'insertion de documents dans la narration. L'analyse que conduit S. Honigman est intéressante parce qu'elle évalue un texte avec les critères de l'époque, et non avec ceux de nos pratiques modernes de l'histoire. Au chapitre 5, l'A. fait le point sur ce que l'on peut savoir de l'histoire de la *Septante* dans l'état actuel des connaissances et sur les diverses hypothèses interprétatives avancées. Enfin, au chapitre 6, elle propose sa propre reconstruction, forcément hypothétique, des faits, en exploitant notamment le parallèle contenu dans la *Lettre* entre cette traduction et l'édition alexandrine d'Homère, deux moments fondateurs de l'histoire culturelle méditerranéenne.

Corinne BONNET.

K. FREUDENBURG (éd.), *The Cambridge Companion to Roman Satire*, Cambridge, University Press, 2005, 15 x 23, XVI + 352 p., br. £ 18.99 / US \$ 29.99, ISBN 0-521-00627-9, rel. £ 45 / US \$ 75, ISBN 0-521-80359-4.

Après Virgile et Ovide, ce sont maintenant les satiristes romains qui entrent tout d'un bloc dans la prestigieuse collection du *Cambridge Companion*. Comme le souligne l'éditeur dans l'introduction, le sujet n'était pas facile à délimiter. Étant entendu qu'il faut prendre « satire » dans son acception *stricto sensu* de genre littéraire, encore s'agit-il de savoir où commence la « satire romaine » et où elle finit. Ennius et Lucilius ouvrent le bal (F. Muecke), Julien et Boèce le ferment (J. Relihan). E. Gowers traite Horace (« The restless companion »), A. Cucchiarelli présente Perse (« Speaking from silence : the Stoic paradoxes of Persius »), V. Rimell signe « The poor man's feast : Juvenal », ainsi que « The satiric maze : Petronius, satire, and the novel » ; E. O'Gorman s'intéresse à l'usage de la citation dans l'*Apocolocyntosis* de Sénèque, et à son degré d'autorité en fonction de l'énonciateur, tandis que C. Connors et R. Mayer examinent respectivement les relations de la satire avec le genre épique et la philosophie. Tels sont les neuf articles de la première partie de l'ouvrage, qui en comporte trois. La seconde, intitulée *Satire as social discourse*, intègre quatre études : « Satire as aristocratic play » (T. Habinek), « Satire in a ritual context » (F. Graf),

« Satire and the poet: the body as self-referential symbol » (A. Barchiesi, A. Cucchiarelli), « The libidinal rhetoric of satire » (E. Gunderson). La troisième partie, comme l'indique son titre (*Beyond Rome: satire in English Letters*), franchit les siècles pour explorer successivement le seizième (« Roman satire in the sixteenth century », C. Burrow), le dix-septième et le dix-huitième (« Rochester, Dryden, and others », D. Hooley), puis, plus généralement, « The Horatian and the Juvenalesque in English Letters » (C. Martindale) et « The "presence" of Roman satire: modern receptions and their interpretative implications » (D. Kennedy). Le tout est couronné par une (plus que) brillante conclusion de J. Henderson. Bien informé (au moins des travaux en langue anglaise), dense, savant et subtil, ce livre nous offre un indispensable état de la question. – J.-Y. MALEUVRE.

C. MARTINDALE, *Latin Poetry and the Judgement of Taste. An Essay in Aesthetics*, Oxford, University Press, 2005, 14.5 x 22.5, IX + 265 p., rel. £ 50, ISBN 0-19-924040-X.

Partant du constat que la critique contemporaine fait la part trop belle à l'idéologie (*ideology criticism, politicising criticism*) aux dépens de l'émotion esthétique (*affective response*), C. Martindale veut redonner à celle-ci la place d'honneur qui lui revient. Il puise à cet effet dans un impressionnant arsenal théorique, qui va de Platon et d'Aristote jusqu'à Barthes et Derrida, en passant par Kant surtout, et Pater, mais aussi Gautier, Ruskin, Whistler, Wilde, Croce, Marinetti, Benjamin, Reynolds, et bien d'autres encore. Privilégier la fraîcheur irremplaçable, et chaque fois unique, de la rencontre avec l'œuvre (ainsi, avec l'ode II, 5 d'Horace, défendue contre ses détracteurs : p. 49-53), l'intention n'est que louable. L'inconvénient toutefois, comme l'A. l'admet volontiers, c'est qu'il n'existe pas, en matière littéraire surtout, de pur *judgement of taste*. Aussi bien, précise-t-il (p. 50, 58, 92...), « l'art pour l'art » ne doit pas se concevoir comme une dissociation du fond et de la forme, ce qui n'empêche pas que l'on puisse, le cas échéant, éprouver le sentiment du beau face à ce que l'on condamne moralement ou politiquement (p. 129). Que penser alors ? L'A. illustre son propos de plusieurs analyses de poètes latins (Lucrèce, Catulle, Virgile, Horace, Properce, Ovide, Lucain), sans toujours parvenir peut-être à exorciser ces vieux démons de l'esthétisme qui se nomment superficialité, solipsisme, relativisme ou fausse neutralité : ainsi, pourquoi enrôler d'office Virgile et Horace au service d'Auguste, voire à sa solde, tandis qu'une lecture dépolitisée de l'anti-césarien Lucain est vue avec sympathie (p. 224 et s.) ? Il est vrai que des poètes aussi complexes que ceux-là se prêtent bien mal à une approche qui serait davantage fondée sur l'impression immédiate que sur la réflexion et le lent travail philologique, seuls capables de nous faire dépasser le chatoiement des apparences. L'ouvrage est pourvu d'un double index (noms et sujets) et d'une bibliographie copieuse, quoique sans grande objectivité. – J.-Y. MALEUVRE.

Michael VON ALBRECHT, *Cicero's Style: A Synopsis Followed by Selected Analytic Studies* (Mnemosyne Supplementa, 245), Leiden, Brill, 2003, 281 p., ISBN 90-04-12961-8.

Iam per tempus satis longum nullum in lucem emissum erat opus quo genus dicendi Ciceronianum omni ex parte tractaretur. Eo gratius ad lectores nuper venit hoc Michaelis von Albrecht volumen in quo auctor elocutionis Ciceronianae argumentum funditus perscrutatur. Elocutioni enim potissimum opus dicatur, sc. quomodo rationes ipsius linguae ad usum litterarum a Cicerone seligantur adhibeanturque. Triginta abhinc annos simile argumentum ab auctore est tractatum, quae tractatio subsidium in linguam Ciceronis incumbentibus adhuc exstat pernecessarium (M. VON ALBRECHT, « M. T. Cicero. Sprache und Stil », *RE Suppl.* 13 [1973], p. 1237-1347). — Quod hic percensetur opus latissime patet non tantum omnia genera litterarum Tulliana complec-

tens, sed nexum qui exstat artissimus inter elocutionem cogitataque scriptoris demonstrans necnon eiusdem scriptoris patrimonium cum totius orbis occidentalis consuetudinibus concinnans. Duabus quidem rationibus inter se coniunctis liber maxime pollere videtur, altera quod omnis investigatio ab ipsis verbis eorumque compage accuratissime minutissimeque tractandis proficiscitur nec umquam quicquam profertur quin ipsis operibus nitatur, altera vero quod omnium dictorum momentum non tantum lingua Ciceronis comprehenditur nec solum eius cogitationibus, sed recta via ad ea pertinet quae hac aetate nostra nobis sunt studio atque curae. — Liber quinque capitibus continetur. Primis quattuor capitibus ipsi exprimendi modi tractantur, in quinto vero capite describitur quomodo iidem munere rhetorico fungantur. In capite primo perscrutatur auctor qua ratione elocutio a genere litterarum pendeat. In secundo autem capite plurimum generum limites in uno eodemque opere exstantium delineare conatur. Tum in tertio capite genus dicendi Ciceronianum ratione diachronica investigat. Quarto tandem capite demonstrat cur genus dicendi Ciceronis proprium non tantum sit multiplex, sed etiam unum. Quinto capite excerpta ex variis orationibus tractantur, qua in tractatione praecepta adhibentur ipsa ab auctore in primis quattuor capitibus definita. In hoc capite prooemiis orationum c.t. *De Marcello* atque *De rege Deiotaro*, narratione orationis c.t. *Pro Milone*, digressionem orationis c.t. *Pro Archia*, perorationem orationis c.t. *In Verrem* enucleatis, tamquam digito demonstrat auctor quomodo in unico opere aliquot genera dicendi convivere possint. Postremo quid Tullius de arte rhetorica senserit ex epilogo discere licet, cuius fons principalis est liber *De oratore* intitulatus. In epilogo aperiuntur rationes quibus elocutio Ciceroniana ab eius mentis formatione necnon ab eius institutione pendeat. — In locum dogmatis illius secundum quod unum tantum genus dicendi Ciceronianum exstat, perfectum atque absolutum, periodicis amplis concinnisque semper instructum, a Michaelae von Albrecht substituitur notio Ciceronis varii, quae varietas ab ipso Cicerone expetatur atque diligenter colatur. Dum de generibus dicendi loquitur auctor, circulum horologii mente fingit, ubi locum horae sextae epistolae privatae habent loquelae cottidianae proximae. Quo in circulo epistolae officiales locum obtinent horae septimae a sermone cottidano paululum elongatae. Ita evenit ut si index horologii ascendat, pedetemptim ipse sermo magis fiat formalis. Nam dialogi atque tractatus loco horae octavae ponuntur, orationes horae nonae, opera philosophica et historica horae decimae, orationum perorationes horae undecimae ita ut carmina sublimiora tandem meridie collocentur. Dein indice horologii descendente descendit quoque sermonis sollemnitas. Ita carmina epica invenias hora prima, tragoedias horis secunda et tertia, comoedias quarta et quinta, dum saturata cum loquela cottidiana epistularum privatarum hora sexta coniungatur. Michael von Albrecht ostendit genus dicendi in quo periodi convolutae dominantur exiguam tantum esse partem orationis solutae. Ipsum tamen Ciceronem mille novisse genera dicendi, quorum nullum per semetipsum coluisset, sed secundum necessitates loquentis, audientium, argumenti, loci temporisque condicionum adhibuisset ut quod esset aptum efficeretur. Haec demum varietas mirabilis est sermonis Ciceroniani indoles vera et propria. Ergo unitas in ipsa varietate reperitur. Lingua igitur Ciceronis minime erat rigida, sed ad rerum adiuncta accommodabatur, ut decebat. Aliud erat amico scribere cui pauca sufficiebant (ideoque tam multa lectori hodierno manent obscura, ut in epistulis ad Atticum directis), aliud in foro loqui, quibus in orationibus omnia explicate dicebantur. Maximi momenti est auctorem ostendisse elocutionem non esse sui iuris, sed provenire atque pendere ab inventionem et a dispositione. At varietas Ciceroniana non tantum ratione synchronica, sed etiam ratione diachronica a Michaelae von Albrecht est perspecta. Nam annis labentibus magis magisque ad varietatem et veram puritatem colendam Cicero se accommodasse videtur propriumque esse adeptus genus dicendi, quod naturaliter fluebat. Quae mutationes propter vicissitudines vitae ipsius Ciceronis fiebant (e.g. inter exsilium negligentius sonabat, post autem Tulliae mortem sollemnius) necnon propter eius conamina strenua, nava, perpetua discendi sermonisque sui in melius mutandi. Hunc demum impetum ad genus dicendi Ciceronianum maximopere contulisse, condiciones autem externas multo minus atque tantummodo ad tempus valuisse ab auctore demonstratur. Magnum quoque huius libri emolumentum est ratio dilucida qua ostendatur quomodo Cicero lectoribus hodiernis

vitaque communi democraticae prodesse possit. Cicero vixit temporibus quibus ars rhetorica in quodam cacumine collocabatur ipseque ardentem fovebat vinculum quo ars rhetorica, navitas politica necnon philosophia coniunguntur. Michael von Albrecht disceptat de momento eloquentiae post aetatem romanticam deminuto necnon de Scylla et Charybde artis oratoriae hodiernae sive nimis parvae sive nimis tumidae. Autumat porro Ciceronem etiam nobis praeceptorem in apto inveniendo et in perspicuitate obtinenda exstare posse asseveratque lingua praeconii ambitionis hodiernae mortua sermonem tamen Ciceronis adhuc vivere. Quod libro Michaelis von Albrecht perlecto facere non possumus quin reapse credamus. – Milena MINKOVA.

Ovid. Epistulae ex Ponto, Book 1. Edited with Introduction, Translation and Commentary by Jan Felix GAERTNER (Oxford Classical Monographs), Oxford, University Press, 2005, XV + 606 p., rel. £ 90, ISBN 0-19-927721-4.

Dans le regain de faveur dont bénéficie actuellement Ovide, la poésie d'exil n'est pas de reste. Le commentaire de M. Helzle, qui porte sur les deux premiers livres des *Pontiques*, date de 2003. Le présent ouvrage se limite au premier livre, mais avec une rare minutie, spécialement dans l'attention portée à la détermination du registre lexical. Chaque mot ou presque fait l'objet de statistiques précises sur son emploi tant en poésie qu'en prose, et un double appendice reprend la liste des mots et expressions classés en poétiques ou prosaïques (un troisième offre un tableau récapitulatif des images). Le lecteur est ainsi supérieurement armé pour apprécier dans ses moindres finesses l'art consommé du poète. Un art qui, en dépit des propres aveux d'Ovide, n'a en rien fléchi, et c'est ce que l'A. montre très bien. De même fait-il bonne justice des accusations trop souvent portées à l'encontre de l'exilé de Tomes concernant sa prétendue servilité envers le pouvoir. En réalité, la liberté du poète s'exerce à l'abri de diverses ruses d'écriture, de faux vrais mensonges, de patentes contradictions, ou d'implicites attaques, comme à travers le lancinant leitmotiv de l'*ira* impériale, dont l'A. souligne à juste titre que c'est en soi une critique larvée du Régime. Peut-être toutefois se montre-t-il moins lucide en estimant que le *Princeps* était plus tolérant avant l'an 5, ou en semblant croire que la résistance politique d'Ovide ne remonte pas au-delà de sa relégation. S'agit-il d'ailleurs de chercher à percer la cause de celle-ci, l'A. est saisi d'une étrange paralysie, en dépit des propres encouragements de l'intéressé (cf. p. 366 : *Ovid invites the reader to speculate about the peccati... origo*). « Est-ce que toute faute contre le prince est un crime ? », demande le poète (I, 6, 21). Non, ce peut être aussi un acte d'héroïsme. Mais cela, l'A. se refuse à le voir, et sa timidité va même si loin que, placé devant le vers I, 2, 96 (*paene etiam merito parrior ira meo est*), il oublie de noter l'essentielle ambivalence du mot *meritum* (laquelle se redouble en III, 3, 76, par exemple, d'une ambiguïté syntaxique proprement assassine : *non grauior merito iudicis ira fuit*), et il le bride d'autorité : *is employed in malam partem here of a deserved punishment*. La méconnaissance des procédés habituels à la *cacozelia latens* expose le lecteur à une certaine naïveté sur les sentiments d'Ovide à l'égard de ses destinataires (pas forcément amis !) : ainsi, la pointe du *uidetur* en I, 7, 69, qui, avec *tibi* sous-entendu ou non, pourrait flétrir la lâche soumission de Messalinus à la ligne officielle, n'est pas perçue ; en I, 9, la perdue insinuation du *potest* final est mal dégagée ; en I, 10, l'idée que l'ironie amère des v. 15 et s. (jeu sur *deliciae*) puisse atteindre Flaccus est écartée d'office (Helzle voit plus juste). Cette même lacune hypothèque aussi certaines propositions d'athétèse. En tout, l'A. préconise l'exclusion de 42 vers (sur 764) avec des arguments convaincants dans l'ensemble (e.g. pour I, 4, 15-18, I, 5, 65-66, I, 6, 23-24, I, 8, 33-34, voire I, 7, 49-52, tous de sa propre initiative), mais le *neque inuideo* de I, 8, 7-8, qui renforce l'assimilation d'Ovide aux victimes des expropriations de l'après-Philippe (*non equidem inuideo*, Virg., *Ecl.*, I, 11), devrait plaider en faveur de l'authenticité. Quant à I, 1, 65-68, déjà condamnés par Bentley, leur faiblesse n'est pas pire que celle des vers qui précèdent ou suivent immédiatement, et la séquence 51-76, qui s'ouvre sur un

signal virgilien appuyé d'une anagramme (*uidi ego linigerae numen uiolasse...*), et de l'écho (non signalé) à *non uiolabile.../... numen*, *Aen.*, II, 154-155, fait parfaitement sens sur les lèvres d'un autre locuteur, facilement identifiable au demeurant (cf. MALEUVRE, *La mort de Virgile...*, 2^e éd., p. 299-300). Ces réserves n'enlèvent évidemment rien à l'excellence de ce travail, qui s'accompagne d'une riche (et polyglotte) bibliographie, ainsi que de 60 pages d'index. – J.-Y. MALEUVRE.

SORCHA CAREY, *Pliny's Catalogue of Culture. Art and Empire in the Natural History* (Oxford Studies in Ancient Culture and Representation), Oxford - New York, University Press, 2003, 19.5 x 25.5, XIII + 208 p., 60 ill. n. & b., 9 ill. coul., rel. £ 60, ISBN 0-19-925913-5.

Poursuivant une tendance caractéristique de la dernière décennie des études pliniennes, qui s'attache à l'*Histoire naturelle* comme œuvre douée d'une unité propre, S. C. entreprend de situer les chapitres de Pline sur l'art dans le contexte du texte encyclopédique et de la politique artistique et culturelle de la Rome impériale. L'introduction (p. 1-16) est consacrée au rapport que l'auteur de l'*Histoire naturelle* entretenait avec les objets de son étude : en dépit du récit de sa mort par Pline le Jeune, il s'agissait d'un *archetypal armchair scholar* (p. 5). La masse considérable de ses informations sur l'art antique et l'influence qu'il exerça sur Winckelmann ne justifient pas le fait que les historiens, dans son œuvre, isolent l'art des autres matières : le propos encyclopédique de Pline est un *catalogue of Roman totality* (p. 13). L'art doit être étudié dans l'*Histoire naturelle* comme un élément de cet inventaire ; cette lecture, incontestable, remonte bien en deçà des travaux récents cités par S. C. On peut regretter qu'en s'en tenant, pour l'essentiel, à l'histoire de la réception de Pline depuis le XIX^e s., S. C. ne s'arrête guère sur la conception holiste de la nature qui donna naissance aux galeries de curiosités en invoquant justement l'autorité de cet auteur (cf. n. 2 et 3, p. 74). Mais si S. C. néglige la postérité de Pline, c'est par souci de s'attacher à l'usage proprement romain de l'*Histoire naturelle* et à sa dimension anthropologique. Le chapitre 2 (p. 17-40) porte en effet sur la forme de l'œuvre, dont l'organisation épouse la structure de la nature même. La brièveté des notices, l'attention portée aux *notabilia* révèlent le projet d'énoncer la totalité du monde connu, lui-même défini par la conquête romaine : l'*incertum* commence où finit l'empire romain. Le chapitre 3 (p. 41-74) isole deux créations impériales laissées de côté par les commentateurs modernes des chapitres sur l'art de Pline, le trophée d'Auguste à La Turbie (*HN*, 3, 136-137) et la « carte d'Agrippa » (*HN*, 3, 17), dans laquelle S. C., après K. BRODERSEN (« *Terra cognita*. Studien zur römischen Raumerfassung », *Spudasmata* 59 [1995], p. 268-287), reconnaît, avec quelque vraisemblance, une liste épigraphique. Les deux monuments montrent un lien entre énumération ou dénombrement et célébration triomphale : l'inventaire des *mirabilia* de Rome (*HN*, 36, 101) fait de l'*Vrbs* l'encyclopédie et la quintessence du monde. Sans s'écarter de son thème, S. C. aurait pu considérer plus longuement l'« inventaire du monde » plinien dans l'histoire de l'idée de nature. Une telle question n'est pas réductible à un point de doxographie (cf. P. HADOT, *Le voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, 2004, notamment p. 35-44). Le chapitre 4 (p. 75-101) aborde, dans le catalogue du pouvoir romain, l'ambiguïté de l'art, à la fois signe de la domination exercée par Rome et menace de déperdition ou de corruption par le luxe. Le chapitre 5 (p. 102-137) s'attache à la dialectique de l'art et de la nature. Grottes impériales et jardins pompéiens imitent la nature tout en célébrant l'artifice ; la nature elle-même est « *the artist* par excellence » (p. 134). Le chapitre 6 (*Imaging Memory*, p. 138-178) traite du portrait et de ses usages comme support de mémoire et comme vecteur d'une rhétorique de l'éloge ou du blâme. La conclusion (p. 179-183), fort brève, ne présente guère qu'un résumé de l'ouvrage. Dans cet ensemble de chapitres, l'utilisation des catégories analytiques n'est pas toujours convaincante. C'est le cas pour la notion même d'« art », donnée pour acquise sans égard pour les modes de transmission culturelle et le régime des regards portés sur l'objet (sur ce

point, la consultation de M. BEARD, J. HENDERSON, *Classical Art. From Greece to Rome*, Oxford, University Press, 2001 aurait enrichi l'analyse) ; c'est également le cas pour l'usage de la notion de « grec » (sur laquelle on pourra se reporter désormais à Fl. DUPONT, E. VALETTE-CAGNAC [éd.], *Façons de parler grec à Rome*, Paris, Belin, 2005). — L'ouvrage de S. C. est en somme un livre sérieux, soigné, bien illustré. Il mérite assurément d'être utilisé pour ces qualités. S'il ne réserve pas de grande surprise au lecteur, il lui fournira un état de la question non dépourvu d'élégance.

P. CORDIER.

Synésios de Cyrène. Opuscles. Texte établi par J. LAMOUREUX, traduit et commenté par N. AUJOLAT (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2004, 12.5 x 19.5, LXXXVIII + 347 p., br. EUR 60, ISBN 2-251-00517-X.

Synésios (vers 370-413) est né à Cyrène en Libye, dans une famille aristocratique chrétienne. Il étudie à Alexandrie le néo-platonisme, qui l'enchanté, puis passe à Athènes, où il est déçu par le niveau des études. Rentré chez lui avec un bon bagage de rhétorique, il est envoyé à Constantinople, où il obtient pour sa ville une réduction d'impôt. Au retour, il se marie, a trois enfants tôt perdus, et contribue à la défense de sa cité contre les pillards venus du désert. Reconnaisants, ses compatriotes l'élisent évêque en 405. Il accepte, à quelques conditions : pouvoir conserver ses idées sur l'éternité de la création, la préexistence des âmes et le sens allégorique de la résurrection de la chair. Le Patriarche d'Alexandrie accepte ses conditions et l'ordonne. Synésios continua son rôle de défenseur de la cité face à la cupidité du gouverneur de Province, arien radical. Son œuvre manifeste sa maîtrise du grec classique et son désir de concilier platonisme et christianisme. Trois volumes de ses œuvres ont déjà été publiés dans la C.U.F. : un pour ses hymnes et deux pour ses lettres. — Ce premier volume d'*Opuscles* présente cinq petites œuvres en prose écrites avant 400-405, donc avant son épiscopat. Son *Éloge de la calvitie* est plus qu'un écrit sophistique et humoristique, puisqu'il réussit à y parler du cosmos, de la hiérarchie des êtres, de la représentation des démons et de considérations morales. Ses *Opuscles* aiment les développements philosophico-religieux, parfois étrangers au christianisme, ou bien ils s'inspirent de l'actualité, ce qui les rend précieux pour les historiens. Les quatre autres écrits vont par paires : le *Discours sur la royauté* est un exposé théorique sur les devoirs du Prince et trouve à s'appliquer dans ses *Récits égyptiens* ; son *Dion* exhorte à étudier la philosophie avec les Belles Lettres et se concrétise dans le *Traité des songes*, qui réhabilite les rêves comme moyen de communication avec la nature et avec les dieux, dont un dernier niveau de connaissance serait réservé à des initiés. — Dans son *Discours sur la royauté*, Synésios assure qu'il aurait reproché à l'Empereur, lorsqu'il le rencontra, sa mollesse et sa politique laxiste envers les Goths. Ses *Récits égyptiens* sont une sorte de roman à clés sur son époque, où s'affrontent le bon et le mauvais souverain, dans un cosmos soumis aux dieux et aux démons, monde évolutif, plus stoïcien et néo-platonicien que chrétien. Son *Dion* polémique avec Philostrate et laisse entrevoir son lien avec *Les songes* ; comme Philostrate, Synésios a, dans sa jeunesse, rédigé des œuvres sophistiques, mais sans critiquer la philosophie (comme le fait Dion), et en utilisant sa culture littéraire et rhétorique pour le bien de ses concitoyens ; en louant le rôle politique assumé par Dion, Synésios se justifie lui-même et exalte la valeur de la culture littéraire, qui lui permet d'aborder les abstractions métaphysiques pour les communiquer aux profanes, en réservant aux initiés les pensées les plus sublimes. En parlant de la Justice, il fait pénétrer les âmes dans le domaine des Idées platoniciennes, un peu comme les songes nous font communiquer avec les Immortels. L'étude des songes permet à Synésios une recherche détaillée sur l'imagination ou plutôt sur « la représentation » (φαντασία) qui trouve à s'exercer grâce à la « sympathie universelle » qui, selon le stoïcisme, unit toutes choses. Ce sujet lui permet l'étude des âmes après la mort et la résurrection des corps, qui lui fait difficulté. Mais la postérité n'a guère vu dans ses *Rêves* qu'un moyen pour entrevoir

l'avenir. — Ces quelques notes, tirées de l'introduction de J. Lamoureux, suggèrent les richesses présentes dans ces *Opuscules*, dont on ignore les dates exactes de composition et l'ordre de succession, car les mss les classent très librement. Ce volume a choisi le classement suivant : d'abord les trois traités théoriques (*Calvitie*, *Dion*, *Songes*), puis les deux traités pratiques (*Royauté*, *Récits égyptiens*). Notons que les *Récits égyptiens* sont aussi dénommés *Sur la Providence*, c-à-d. sur l'intervention des dieux dans les affaires humaines pour le bien des hommes (les dieux leur demandant toutefois une collaboration active). En outre, les dieux délèguent parfois leurs pouvoirs sur la terre à certains hommes, dont Synésios semble avoir fait partie. — On possède plus de cinq cents mss de l'œuvre de Synésios, ce qui souligne l'intérêt suscité par cet auteur ; mais, des *Opuscules*, il n'en existe que cent trente-huit, complets ou partiels (principalement répartis entre Oxford et le Mont Athos, avec 29 au Vatican, 23 à Paris, etc). Le plus ancien date seulement du X^e s. (*Parisinus Coislinianus* 249), puis vient le Laurentianus 55.6 du XI^e s. Seuls dix codices contiennent les dix *Opuscules*. La présente édition s'appuie sur huit mss, dont les six utilisés par N. Terzaghi dans son édition critique de 1944. J. Lamoureux examine en détail tous ces mss, puis donne la liste de tous les mss concernant les *Opuscules*. — Six siècles environ séparent l'œuvre de Synésios du plus ancien ms conservé, six siècles pendant lesquels ces *Opuscules* furent lus, commentés, copiés, annotés, voire corrigés, pour éclaircir certains passages ou remplacer des mots ou des formes hellénistiques par d'autres jugées plus classiques. On sait, par sa correspondance, que Synésios communiquait à des amis des œuvres non encore éditées. Ces amis pouvaient fort bien répandre ces œuvres avant ou après leur édition officielle et sans le contrôle final de Synésios... Les ressemblances de certaines fautes dans tous les mss font toutefois penser à une origine commune de ceux que nous possédons ; en dehors de cela, on n'est pas encore parvenu à établir de vraies familles de mss, mais tout au plus quelques rapprochements. On trouvera, condensé en deux pages, le tableau récapitulatif, établi par Terzaghi, des parentés ou affinités entre ses six documents de base. J. Lamoureux détaille les parentés entre ses huit documents de base. Après un examen de la tradition indirecte, J. L. fournit la liste des principales éditions et traductions imprimées à partir de 1497, à Venise, jusqu'en 2000. Pour sa part, J. L. tient à respecter le texte intégral de Synésios, pour autant qu'on puisse le reconstituer, sauf quelques corrections jugées indispensables. — Enfin viennent les cinq textes et traductions, chaque opuscule étant précédé d'une substantielle introduction de N. Aujoulat. — B. C.

HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

P. DEFOSSE (éd.), *Hommages à Carl Deroux*. III. *Histoire et épigraphie, Droit* (Collection Latomus, 270), Bruxelles, Latomus, 2003, 16 x 24, XXIII + 488 p., br. EUR 80, ISBN 2-87031-211-3.

Le grand nombre des contributions reçues par les organisateurs des hommages en l'honneur du Professeur Carl Deroux, qui assumait pendant longtemps la fonction de Rédacteur en chef, puis, conjointement, celle de Directeur général des « Éditions Latomus », les a conduits à répartir la matière en cinq volumes. Le volume III comprend deux sections, « Histoire et Épigraphie » et « Droit », d'ampleur très inégale, comportant respectivement quarante et quatre études. Celles-ci sont rangées par ordre alphabétique des noms de leurs auteurs. Pour tenter de rendre compte de manière plus scientifique du contenu de ce volume et pour en prendre une vue d'ensemble qui puisse être utile aux chercheurs, on esquissera ici un classement thématique, que le lecteur voudra bien considérer comme un parcours de lecture parmi d'autres possibles et une invitation à découvrir les études non signalées dans cette recension. (1) Le thème le plus souvent abordé est constitué par l'histoire des identités sociales des élites, en particulier sous l'Empire : M. CHRISTOL, « Notables et sénateurs

à Cretia-Flaviopolis en Bithynie : à propos d'hommages à Septime Sévère et Caracalla » ; L. DE BLOIS, « Ulpian's Death » ; K. VERBOVEN, « The *Sulpicii* from *Puteoli, argentarii* or *faeneratores* ? » (2) Viennent ensuite, par leur nombre, les questions concernant les institutions et les problèmes de chronologie : M. H. DETTENHOFER, « Das Interregnum des Senats im Januar des Jahres 41 n. Chr. » ; M. DUCOS, « Le juge et le *consilium* ». (3) Les questions relatives à la terre, aux territoires, aux cités font l'objet de plusieurs études novatrices, peut-être parce que ce thème en vient à une maturité dans le renouvellement des problématiques depuis une vingtaine d'années : P. ARNAUD, « De Turris à Arausio : les *tabularia perticarum*, des archives entre colonie et pouvoir central » ; L. DE LIGT, « Colonists and Buyers in *Lex agr. 52-69* » ; J. GASCOU, « Les Titulatures de la colonie de Lyon ». (4) La question des rapports entre Orient et Occident fait aussi l'objet d'études qui s'inscrivent dans les débats actuels concernant les rapports entre identité et altérité : Chr. DELPACE, « Palmyre et l'Inde (à propos de l'inscription *Inv. X, 88*) » ; J. F. DRINKWATER, « The *Alamanni* and Rome » ; Y.-M. DUVAL, « Traversée du Danube et traversée de la Mer Rouge » ; M. SORDI, « Celti in Italia nel 600 a. C. ? » (5) Plusieurs contributions peuvent être regroupées sous la rubrique « Vie et éducation des empereurs », ainsi D. BAHARAL, « Caracalla, Alexander the Great, and Education in Rome » ; St. BENOIST, « *Imperator scarnicus, citharoedus princeps*. Théâtre et politique à Rome ou le 'métier' d'empereur selon Néron » ; H. W. BIRD, « What makes Emperors Bad ? » ; Y. PERRIN, « *Imperii arx* : métaphore ou réalité ? Les fonctions de la *domus aurea* néronienne ». (6) Moins nombreux ici, mais classiques dans ce genre de recueil sont les travaux consacrés à l'armée et à la vie militaire : Y. LE BOHEC, « Les Lingons et les unités de Lingons dans l'armée romaine du Haut-Empire » ; A. MARTIN, « Un témoignage monétaire sur la première victoire germanique de Domitien ». (7) Enfin, l'histoire sociale est présente avec plusieurs contributions portant sur la religion et l'épigraphie funéraire : D. BRIQUEL, « Les oies du Capitole et le corbeau de Valerius Corvus » ; Y. BURNAND, « *Infelicissimi superstites*. L'expression du deuil dans les épitaphes arlésiennes du Haut-Empire » ; J.-M. PAILLER, « Polybe, la Fortune et l'écriture de l'histoire. Le cas de la première guerre punique ». — Ce choix ne donne qu'une idée de la diversité et de la richesse du volume. Comme souvent néanmoins, l'ensemble pourra être jugé aussi comme étant très inégal, tant par l'étendue des études que par leur degré d'approfondissement et par la nature de l'appareil critique qui les accompagne. C'est une des lois du genre, dira-t-on. Mais les lois sont celles que l'on fixe. Ne pourrait-on fournir un bref cahier des charges aux auteurs pressentis pour unifier tant soit peu ce type de recueil ? Cette remarque n'ôte évidemment rien à la solidité d'ensemble des travaux de recherche ici proposés. — P. PAYEN.

K. MEISTER, *Einführung in die Interpretation historischer Quellen. Schwerpunkt : Antike. Band 2 : Rom*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 1999, 12 x 18.5 + 379 p., br., ISBN 3-8252-2056-7.

Si pour les éditeurs du *Guide de l'épigraphiste*, « l'épigraphie fait peur » aux débutants (Fr. BÉRARD et al., *Guide de l'épigraphiste. Bibliographie choisie des épigraphies antiques et médiévales*, Paris, 2000, dos de la couverture), pour K. Meister, ce sont les sources anciennes en général qui effraient de nos jours les étudiants en histoire ancienne ! C'est avec ce constat que l'A. commence son deuxième ouvrage sur les sources littéraires de l'Antiquité gréco-romaine. Il remarque que les étudiants, tous niveaux confondus, font de plus en plus appel à la littérature secondaire au détriment de la littérature primaire, qu'ils n'osent pas aborder les auteurs anciens et qu'ils manquent totalement d'approches critiques par rapport au texte. C'est pour essayer de remédier à ce problème qu'il propose une sorte de marche à suivre pour « démystifier » en quelque sorte l'étude d'un texte littéraire ancien. Pour ceux qui connaissent le premier volume (*Die Interpretation historischer Quellen. Schwerpunkt : Antike Bd. 1 : Griechenland*, Paderborn, 1997, UTB), le présent manuel, dédié cette fois au monde romain, ne réserve pas de grandes surprises. La structure est identique,

à l'exception ici de l'absence de survol historique relatif à la période traitée. Après avoir introduit la notion de source et les trois types que l'historien peut être amené à confronter ([1] écrites et matérielles, [2] directes et indirectes, [3] primaires et secondaires) ainsi qu'une bibliographie réunissant uniquement des publications en allemand, l'ouvrage s'ouvre sur vingt et une *Einzelinterpretationen*, construites sur un même modèle et couvrant l'histoire romaine depuis les guerres puniques jusqu'au siècle de Trajan. Chaque thème abordé est illustré par un extrait de texte ancien en traduction, d'une longueur de une à deux pages, suivi d'une introduction au sujet, d'informations sur l'auteur, d'un contexte historique, d'une structuration de l'argumentation et enfin d'une interprétation du texte. Le dernier point est à chaque fois le plus développé. À l'aide de l'exemple choisi, K. Meister montre aux étudiants le but de l'exercice : épuiser toutes les informations disponibles et établir un commentaire approprié. À la fin de chaque chapitre, deux bibliographies sont données : l'une très générale, l'autre plus spécifique. La sélection des vingt et un passages (plus nombreux que dans le premier volume) est pertinente, et les discussions sont excellentes. Un glossaire et deux index (lieux et noms des personnages cités) se trouvent en fin de volume. L'initiative de K. Meister était nécessaire, car elle répond aux besoins actuels des étudiants. De plus en plus de manuels de ce genre devraient être offerts, pour initier les débutants non seulement à l'analyse des sources littéraires, mais aussi à celle des autres documents que l'historien est amené à exploiter (épigraphie, numismatique, archéologie ou encore iconographie). Depuis 2001, une telle démarche a été entreprise avec succès par les auteurs des modules méthodologiques interactifs d'Antiquit@s (<http://elearning.unifr.ch/antiquitas/>) consacrés aux épigraphies grecque et latine ainsi qu'à la numismatique romaine. – B. PAARMANN.

Vivian NUTTON, *Ancient Medicine* (Sciences of Antiquity), London - New York, Routledge, 2004, 16 x 24, XIV + 486 p., rel. £ 65.00, ISBN 0-415-08611-6.

In zwanzig Kapiteln entwirft Vivian Nutton ein Panorama der antiken (europäischen) Medizingeschichte, das von Homer bis ins frühe 7. nachchristliche Jahrhundert reicht. Neben die Darstellung der verschiedenen medizinischen Konzepte – außer dem *Corpus Hippocraticum* und Galen sind auch andere Richtungen, wie die Empiriker und die Methodiker, gebührend berücksichtigt – tritt der Kontext, historisch und sozial im weitesten Sinne, wie das bis jetzt in dieser Ausführlichkeit und Detailgenauigkeit (basierend auf Inschriften und Papyri) noch nicht geleistet worden ist. Daß dies durch einen einzigen Autor geschah, wird in erster Linie Nuttons Kollegen verwundern, deren Zahl und Spezialisierung in den letzten dreißig bis fünf- und dreißig Jahren stark zugenommen hat. Mit diesem Zeitraum fällt auch Nuttons Karriere als Erforscher der antiken Medizin zusammen, die von Galen und seiner Schrift *De praecognitione* ihren Ausgang nahm (Nuttons Ausgabe im CMG erschien dann 1979) und ihn nach Anfängen an der Universität Cambridge (England) an das Wellcome Institute for the History of Medicine in London führte, dessen Arbeit inzwischen im Rahmen des University College London fortgesetzt wird. — Das Buch wendet sich im Rahmen der Reihe *Series of Antiquity* an den allgemein an der antiken Medizin interessierten Leser und befriedigt die Neugier des Altertumswissenschaftlers wie des Laien, doch auch jeder Spezialist auf dem Gebiet der antiken Medizin wird Neues (und das gilt nicht nur für die Literaturangaben) finden. Der wissenschaftliche Apparat (Nachweise in gewöhnlich sehr knapp gehaltenen Anmerkungen, die ich mir unter dem Text gewünscht hätte, samt der dazugehörigen Bibliographie) nimmt, in kleinerem Schriftgrad gedruckt, ein Drittel des Gesamtumfanges ein, und zeigt nicht nur ungewöhnlichen Fleiß, sondern auch Nuttons Gabe, Wissen übersichtlich zu organisieren. Auch deshalb ist trotz der Dichte der Information die Lektüre nicht ermüdend; Nutton nutzt seine in zahllosen Vorträgen erprobte Gabe, spannend und auf immer wieder überraschende Art und Weise durch die verschiedenen Themen zu führen. — Außer vier sehr nützlichen Karten sind dem Buch Abbildungen beigegeben,

leider alle in schwarz-weiß, was man gerade bei den Illustrationen aus mittelalterlichen Handschriften (eine davon ist farbig auf dem Schutzumschlag wiederholt) bedauert. — Daß bei dem großen Reichtum des verarbeiteten Materials Irrtümer und kleine Mißgriffe nicht ausbleiben, ist selbstverständlich. So heißt der Verfasser des Buchs *Aulus Cornelius Celsus - Arzt oder Laie*? Christian Schulze, nicht 'Schultze'; das Jahr des Drucks (wichtig für Nuttons Verweissystem) ist falsch: von S. Sconocchia ist die Scriboniusausgabe 1983 erschienen, seine zitierte Studie zu Scribonius dagegen 1993 (nicht 1986 bzw. 1983); M. Ullmanns große Übersicht über die *Medizin im Islam* stammt aus dem Jahr 1970 (nicht 1978). Die Quelle von Marcellus *de medicamentis* 19,1 mit dem (seltsam falschen) Namen Soran (statt Manlius Cornutus) ist nicht, wie Nutton p. 195 schreibt, *unknown*, sondern in der CML-Ausgabe von Niedermann und Liechtenhan nachgewiesen (Plin., *nat.*, 26, 4 und danach Plin., *med.*, 1, 18, 1-2) und im Apparat ausführlich erörtert. An der Tatsache, daß wir hier die umfangreichste, genaueste und breiteste Darstellung der antiken Medizin (und die aktuellste, auf einem Gebiet, wo viel geforscht wird!) vor uns haben, ändert das nichts; Nuttons Buch ist ohne Abstriche zu empfehlen.

K.-D. FISCHER.

J. JOUANNA & J. LECLANT (éd.), *La Médecine grecque antique*, Actes du XIV^e colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer (Alpes Maritimes) les 10 & 11 Octobre 2003 (Cahiers de la Villa « Kérylos », 15), Paris, Diffusion De Boccard, 2004, XXII + 283 p., EUR 20, ISBN 2-87754-155-X.

Curato da Jacques Jouanna e Jean Leclant, gli atti relativi al colloquio sulla medicina antica arricchiscono la già ricca serie dei *Cahiers de la Villa « Kérylos »*, che puntualmente propongono il resoconto dei colloqui svoltisi dal 1990 ad oggi nella Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer. Gli studiosi intervenuti hanno affrontato una serie di temi disposti lungo un arco cronologico che, dalla medicina egiziana e greca arrivava a quella romana, tardo-antica, bizantina, araba. Così, riproponendo l'ordine seguito nel convegno, il volume si apre con la relazione di Jacques Jouanna sulla medicina egiziana letta in relazione allo sviluppo di quella greca, e propone studi sulla terminologia medica e sui concetti di utile/dannoso (Françoise Skoda), sulle singole malattie come il delirio (Simon Byl), sugli umori analizzati in relazione al loro sapore (Paul Demont), sulla letteratura medica aforistica (Caroline Magdelaine), ma anche indagini su illustri personalità di filosofi come Platone (Antoine Thivel) o letterati come l'imperatore Marco Aurelio (Armelle Debru), o poeti come Nicandro di Colofone (Jean-Marie Jacques), tutti in qualche modo interessati alla medicina o con legami più o meno forti con la scienza medica. Non mancano ancora studi sul contributo di singole personalità alla scienza medica. L'opera di Galeno è oggetto delle indagini di Armelle Debru, ma anche di Alessia Guardasole, che la pone in relazione all'opera e al pensiero di Alessandro di Tralles, di Daniel Jacquot per gli apporti della medicina araba a quella greca rappresentata soprattutto da Galeno, di Véronique Boudon-Millot nello studio della professione medica ai tempi di Galeno e della priorità della pratica sulla teoria. Di Areteo di Cappadocia si occupano invece Amneris Roselli (per ciò che concerne le malattie) e Jackie Pigeaud (per ciò che riguarda la retorica), mentre l'opera e il pensiero di Sorano sono affrontati da Danielle Gourevitch. Completano il volume uno studio di Marie-Hélène Marganne sull'apporto dei papiri alla conoscenza della medicina antica e uno di Brigitte Mondrain sui manoscritti greci di argomento medico. — La specificità degli argomenti trattati rende ardua ogni sintesi. In ogni caso alcune linee guida possono essere comunque indicate. L'evoluzione e i progressi della scienza medica ne è la prima. Numerosi contributi infatti, affrontando l'opera di singole personalità, ne colgono gli apporti alla scienza medica e le novità introdotte. Jacques Jouanna, ad esempio, analizza la medicina greca in relazione ai saperi egiziani; Amneris Roselli indica le novità apportate alla medicina da Areteo di Cappadocia: da una più stretta vicinanza e collaborazione tra

medico e paziente, ad un miglioramento delle terapie in uso, alla descrizione di alcune malattie il cui decorso personalmente aveva potuto seguire; Danielle Gourévitch evidenzia la straordinaria modernità dei sistemi terapeutici di Sorano nel campo della ginecologia; Danielle Jacquart, invece, gli apporti e le correzioni apportate dai medici arabi Razi, Avicenna, Averroè ai sistemi terapeutici greci e alla medicina di Galeno soprattutto. — Un secondo filo conduttore attraversa il volume: lo stretto legame tra medicina e filosofia. Si tratta di un tema ampiamente noto e studiato per l'epoca arcaica, nella quale il filosofo si identificava e confondeva spesso con il medico (basti pensare ad Alcmeone ed Empedocle), ora esteso a Platone, nella cui opera non mancano espliciti riferimenti o interi passaggi dedicati all'arte medica, a Marco Aurelio, il cui pensiero filosofico si lascia porre in relazione con i dettami della medicina di Galeno, ai medici arabi e ad Averroè in particolare, che riteneva la medicina strettamente legata alla filosofia. — Nella sua natura di atti di convegno, il volume *La Médecine grecque antique*, per un verso, fa il punto su alcune problematiche sulle quali si è appuntata la ricerca, per un altro, non manca di offrire elementi di riflessione e spunti a nuove indagini. — G. SQUILLACE.

Marguerite JOHNSON & Terry RYAN, *Sexuality in Greek and Roman Society and Literature. A Sourcebook*, London - New York, Routledge, 2005, 15.5 x 23.5, XXVI + 244 p., br. £ 18.99, ISBN 0-415-17331-0.

In the last years, the fascinating and multifaceted field of ancient sexuality has been enriched by both excellent studies and sourcebooks. Besides the brilliant survey by Marilyn Skinner (see my review below), one should mention T. K. HUBBARD, *Homosexuality in Greece and Rome. A Sourcebook of Basic Documents* (Berkeley, 2003). The present sourcebook is in line with the aforementioned studies, as it treats both Greek and Roman Antiquity, excluding Christianity, fully aware of the different context of these separate but related societies, and taking into account a wide range of source material (various literary sources, inscriptions and graffiti, iconographical evidence). — It is not an easy task to sketch in seventeen pages the socio-sexual background to Greece and Rome. Yet in their introduction the authors admirably succeed in doing so. The preface offers excellent advice to readers and students who wish to approach the texts in the sourcebook with effective result. The texts are grouped into eight themes: the divine sphere, beauty, marriage, prostitution, same-sex relationships, sex and violence, anxiety and repulsion (with less evident subjects as the repellent woman, odours, sado-masochism), aids and handbooks. Each theme is preceded by a short introduction. The translations are mostly original and very readable. Commentaries are provided throughout, focusing on vocabulary and social and historical context. The source material is indeed wide-ranging: Homer, Hesiod and the Greek lyrics, Plato and Aristotle, as well as the prominent Roman poets of the Golden Age are well represented, but also Latin writers from the first and the second century A.D., the *Anthologia Palatina*, Athenaeus, Strabo, and numerous Pompeian inscriptions and graffiti. Besides this rich choice of texts, the sourcebook offers everything a student could wish: a glossary of authors and Greek and Latin terms, an alphabetic index of author passages, a useful bibliography as well as an accurate subject index. — Chr. LAES.

Marilyn B. SKINNER, *Sexuality in Greek and Roman Culture* (Ancient Cultures), Oxford, Blackwell Publishing, 2004, 17 x 24.5, XXVI + 343 p. + 4 cartes, br. £. 16.99, ISBN 0-631-23234-6, rel. £ 55, ISBN 0-631-23233-8.

For several reasons, this book may be considered a masterpiece. In three hundred pages, the author manages to offer an excellent survey on the role of sex and gender from Homer to imperial Rome in the late second century CE (in fact, valuable

statements about late Antiquity and the role of Christianity are made in the discerning Afterword). The book is eminently readable, with the occasional good sense of humour. Moreover, it is an outstanding example of integrated scholarship, aptly covering literary, epigraphical and papyrological source material as well as iconographical evidence (well produced illustrations support the exposition) and comparative material with reference to contemporary issues (one should read the thought-provoking remarks on the suit before a Colorado district court where attorneys summoned an expert witness to contend that homosexuality had been condemned ever since Plato, or the keen statements on gay marriage and the Christian concept of matrimony in the Afterword). Indeed, it would be unfair to call this a book on ancient sexuality. It is about gender and the role of sexuality, which needs to be understood in the broad spectrum of Greek and Roman culture and society. — In the Introduction (p. 1-20) Skinner offers a clear overview of such intricate matters as Foucault's *History of Sexuality* or the fierce and ever-lasting debate between essentialists and constructionists. The Homeric Age (p. 21-44) pays attention to the Near Eastern roots of Aphrodite, to various female responses to their seclusive lives (Nausicaa knew how to play the game !) as well as to the vexed question of Achilles' homosexuality (Skinner's answer is cautious). By intriguing contemporary parallels, the chapter on the Archaic Age (p. 45-78) focuses on the aristocratic symposium and its homoerotic ethos. It also summarizes the problem of Sappho's lesbianism. Skinner's reading of Greek vases in the chapter on Late Archaic Athens (p. 79-111) is particularly shrewd. The same intelligent insight emerges from the discussion on Classical Athens and the Politics of Sex (p. 112-147). It makes little sense to consider the harsh comments by Aristophanes and the Old Comedy as a rejection of pederasty. These authors rather satirize the 'Platonic' interpretation of boy love, with denial of the sexual component. I was also particularly pleased by "the interview with the *kinaedos*" (Skinner suggests that he may have been like a vampire figure, more a phantom than a real person) and the vivid picture of Xenophon's ideal wife and his concept of marriage as a partnership. Chapters 5 and 6 ("Turning Inwards" and "The Feminine Mystique") deal with Hellenism and point out how a changing political climate gave way to a more pronounced heterosexual ethos. These chapters contain insightful paragraphs on romantic love, women as an object of desire, problematization of *eros*, medical and philosophical opinions on women as failed men, fascination for the figure of the *hetaira*. In the Roman period (chapters 7 and 8 dealing with Republican and Augustan Rome), sex became a tool of power. Skinner rightly stresses the peculiar components of the Roman model of eroticism (though there is of course a strong continuity with Greek practice) : the stress on bodily inviolability for freeborn male citizens (also applying to Roman children and youths), the institution of patronage, sexual and phallic dominance as a metaphor for the working of power, the visibility and relative independence of *matronae* which made their sexual behavior a sphere of unease for the community, and finally the almost "sadistic" or "macho" stress on violence and domination. Chapter 9 (Imperial Rome I ; p. 240-254) is Foucaultian, as it demonstrates how anxious aristocrats reasserted their own masculinity by "de-gendering" others : women, foreigners, and freedmen. Again, Skinner is extremely cautious as to the existence of the *cinaedi* — in the end, conclusions on the existence of a gay subculture remain conjectural. Imperial Rome II : On the Margins of the Empire (p. 255-289) deals with a wide range of subjects : sensuality and sexuality in Roman art, inscriptions (with the interesting cases of same-sex unions somehow represented as lasting companionships — but again one must be cautious since this corpus does not provide clear evidence), Hadrian and Antinoüs, romantic love in Greek and Roman novels. — The index is accurate and outstanding, as well as the bibliography which does not suffer from the tendency of citing merely Anglo-Saxon scholarship. However, I should note some regrettable omissions. Apart from the fundamental collections of realia by the German scholar W. KRENKEL (see for instance « Masturbation », in *Wissenschaftliche Zeitschrift Rostock* 28 [1979], p. 159-172), I mention : J. F. MARTOS MONTIEL, *Desde Lesbos con amor. Homosexualidad femenina en la antigüedad*, Madrid, 1996 ; H. P. OBERMAYER, *Martial und der Diskurs über*

männliche » *Homosexualität* « in der *Literatur der frühen Kaiserzeit*, Tübingen, 1998 ; P. H. SCHRIJVERS, *Eine medizinische Erklärung der männlichen Homosexualität aus der Antike*, Amsterdam, 1985 ; R. VATTUONE, « Paidikà : considerazioni inattuali su un libro recente », *Rivista Storica dell'Antichità* 29 (1999), p. 283-307 [the thought-provoking work of this Italian scholar is fundamental, and I would recommend his latest book (*Il mostro e il sapiente*, Bologna, 2004) to any scholar of ancient sexuality]. Though I do not blame the author for omitting scholarship written in Dutch, I should point out that in the last decade the following valuable works were edited : E. EYBEN, Chr. LAES & T. VAN HOUDT, *Amor - Roma. Liefde en erotiek in Rome*, Leuven, 2003 ; L. HERMANS, *Bewust van andere lusten. Homoseksualiteit in het Romeinse keizerrijk*, Amsterdam, 1995 ; Ch. HUPPERTS, *De macht van Eros. Lust, liefde en moraal in Athene. Plato Symposium. Een analyse*, Amsterdam, 2002. — However, this detracts nothing from the merits of Skinner, who wrote a book that deserves to be on the shelves of every university library, as well as on the desks of both scholars and students venturing into the fascinating field of ancient sexuality.

Chr. LAES.

A. A. MACDONALD, M. W. TWOMEY, G. J. REININK (éd.), *Learned Antiquity. Scholarship and Society in the Near East, the Greco-Roman World, and the Early Medieval West* (Groningen Studies in Cultural Change, 5), Leuven, Peeters, 2003, 16.5 x 25, XIII + 225 p., rel. EUR 45, ISBN 90-429-1300-2.

Ce volume constitue le premier d'une série de trois, issus d'un Colloque international ayant pour thème *Knowledge, Learning and Cultural Change* qui s'est tenu à Groningen en 2001. Il s'ouvre sur une introduction thématique portant sur la question des échanges culturels au sein du monde prémoderne : modalités, portées, ruptures et continuités, le tout sous-tendu par une démarche comparatiste investissant les civilisations orientales et occidentales de l'Antiquité. — Le livre regroupe quatorze contributions sur les pratiques savantes en Mésopotamie, dans le monde juif et iranien, en Grèce et à Rome. Elles sont de très haut niveau et couvrent un axe spatio-temporel large, du I^{er} millénaire av. J.-C., jusqu'à l'Antiquité tardive et ses prolongements au Moyen Âge. Plutôt que de proposer une table des matières détaillée, il nous semble préférable d'attirer l'attention des lecteurs potentiels sur quelques thèmes majeurs qui se dégagent de l'ensemble : l'histoire des sciences – avec des contributions sur la révolution scientifique babylonienne, les rapports entre théologie et médecine en Iran –, l'histoire des religions – avec des études portant sur Bérose et le Temple comme centre de savoirs, le fonctionnement de la tradition dans le Talmud, les Évangiles et les modes de connaissance, la question de l'immanence et de la transcendance dans l'Antiquité tardive, les concepts de vérité chez Tertullien et Solin –, l'histoire du droit, et encore l'histoire littéraire, l'histoire des des systèmes éducatifs (Martianus Capella, trois contributions sur Dioscore) et, enfin, l'historiographie (chez les Carolingiens, avec la formation d'un canon historique). Répartir ainsi les contributions par sections thématiques ne rend cependant pas justice à la philosophie d'un ouvrage qui se positionne à la croisée des domaines et qui se montre précisément soucieux de mettre en évidence la manière dont les savoirs et les pratiques savantes se constituent, se rencontrent, se croisent, se font et se défont, dans des lieux réels (temples, cours, écoles, etc.), autant que dans des espaces idéaux et symboliques, ceux de la création intellectuelle où s'élaborent des genres, des discours, des méthodes, des interrogations qui sont, en partie, encore les nôtres. L'approche interculturelle, interdisciplinaire et transversale qui est à l'honneur dans ce volume produit un cadre dynamique des connaissances, des échanges et des mutations progressives (et jamais linéaires) que les processus cognitifs ou scientifiques dits pré-modernes mettent en œuvre. Pour tous les spécialistes de l'archéologie des savoirs et de l'histoire des pratiques savantes, ce volume est un régal. Il est doté, en fin de parcours, d'une riche bibliographie et d'un index – Corinne BONNET.

W. HECKEL & J. C. YARDLEY, *Alexander the Great. Historical Texts in Translation* (Blackwell Sourcebooks in Ancient History), Oxford - Malden (Mass.), Blackwell Publishing, 2004, 17 x 24.5, XXX + 342 p., br. US \$ 32.95 / £ 17.99, ISBN 0-631-22821-7, rel. US \$ 64.95 / £ 55, ISBN 0-631-22820-9.

Par rapport à tous les ouvrages du même type, ce recueil de sources sur l'histoire d'Alexandre offre-t-il une originalité et donc quelque utilité ? Il ne semble pas, disons-le d'emblée. En treize chapitres, à la fois chronologiques et thématiques, sont regroupés, en traduction anglaise, les principaux textes sur lesquels l'historien – ce sont ici les étudiants qui sont les destinataires de l'entreprise – doit s'appuyer. Depuis le contexte historique de la Macédoine, la personnalité de Philippe II, le milieu familial, les relations avec les Perses, les Grecs, les Barbares, les femmes (concession facile à une certaine mode), les divinités, jusqu'aux épisodes et drames majeurs de la conquête, puis la fin et les problèmes de la succession, l'essentiel est passé en revue. Les deux derniers chapitres traitent de la postérité : « Alexander and the Romans », « Cities Founded by Alexander ». De brefs paragraphes introduisent et mettent très clairement en situation la plupart des chapitres, ou font le point sur tel ou tel sujet en quelques lignes, tout en renvoyant utilement à la bibliographie. Mais – et c'est là le principal défaut du livre, surtout pour un public peu expérimenté qui doit s'aventurer dans ce dossier difficile et passionnant –, l'appareil explicatif et critique fait pour l'essentiel défaut, ou peu s'en faut. L'introduction résume très brièvement la conquête (p. XVI-XX ; le petit ouvrage de Pierre BRIANT, *Alexandre le Grand* [Que sais-je ?], Paris, PUF, 1974, 5^e éd. 2003, reste indispensable et aurait dû être mentionné), puis offre une série de notices indigestes sur les sources (p. XX-XXIX, en tout) : les sources perdues, les sources majeures – mais sans aborder le problème de la « Vulgate » (Diodore, Quinte-Curce, Justin) et de ses liens avec l'œuvre de Clitarque, d'un côté, avec Plutarque, Arrien et Orose, de l'autre –, enfin les sources fragmentaires, à propos desquelles il aurait fallu au moins renvoyer à l'édition de Janick AUBERGER, *Historiens d'Alexandre* (coll. Fragments), Paris, « Les Belles Lettres », 2001, qui, sans être irréprochable, offre une vue d'ensemble des problèmes, des notices et une annotation précieuses. Le lecteur doit se contenter d'une seule carte d'ensemble (la géographie des Hautes satrapies et de l'Inde ancienne n'est pas familière de tous les étudiants !), et l'annotation est pratiquement absente, deux éléments en contradiction avec l'objectif même du livre. La bibliographie, au lieu d'être classée en fonction des chapitres – et, pourquoi pas, commentée (certes, elle l'est partiellement dans les courts paragraphes de présentation de chaque chapitre) – est livrée en bloc. Le glossaire rendra certes des services, mais il aurait dû être complété par un ensemble de notices sur les protagonistes, l'index ne compensant pas cette lacune. On le voit, ce qui aurait pu devenir un excellent instrument de travail manque son objectif. Un tel livre n'apporte rien aux spécialistes et il est frustrant, en raison de ses nombreux manques, pour le public auquel il est censé être destiné. – P. PAYEN.

B. VIRGILIO, *Lancia, diadema e porpora. Il re e la regalità ellenistica*. Seconda edizione rinnovata e ampliata con una Appendice documentaria (Studi Ellenistici, XIV), Pisa, Giardini editori e stampatori in Pisa, 2003, 17.5 x 24, 421 p. + 67 fig., br., ISBN 88-427-0399-0.

C'est en 1999 qu'a été publiée la première édition de l'excellent ouvrage de Biagio Virgilio, passage obligé pour l'étude des monarchies hellénistiques. La Préface de la II^e édition précise les remaniements apportés – qui ne touchent pas à la structure de l'exposé, mais bien au support documentaire, à certaines argumentations, aux index, à la bibliographie finale et aux illustrations, désormais très riches – l'apport le plus remarquable étant toutefois l'appendice de documents, qui constitue un outil de travail de première qualité. Nous allons y revenir. Cette nouvelle présentation, dédiée au

maître de l'A., Emilio Gabba, représente donc bien une *editio maior* par rapport à la précédente. Reste néanmoins la « philosophie » de l'enquête historique, qui a pour objectif majeur de mettre en avant l'idéologie royale du βασιλεύς comme matrice des États nés de la division de l'empire d'Alexandre. Idéologie militaire, politique et symbolique qu'évoquent dans le titre la lance, le diadème et la pourpre. Cinq chapitres affrontent la matière avec une même précision, richesse et finesse d'interprétation, dans la droite ligne d'une école historique italienne dont on cueille ici les meilleurs fruits. Le premier chapitre montre comment deux modèles politiques opposés se sont mis en place : la πόλις, fondée sur la liberté, dans le monde grec, et la βασιλεία, la monarchie, que certains, tel Isocrate, voient d'un bon œil, mais qui, par les disparités de statut qu'elle véhicule, reste étrangère au droit grec. La figure d'Alexandre, matrice et paradigme de la royauté hellénistique, est examinée au chapitre deux. On voit notamment comment évoluent sa conception et son usage de la royauté, depuis le berceau macédonien jusqu'aux confins de l'Orient, en particulier dans la lecture qu'en donnent majoritairement les sources, anciennes et modernes, à savoir, avant tout, celle d'une décadence, d'une contamination nocive (à l'exception de Droysen comme chacun sait). Les travaux récents de Pierre Briant apportent ici des éclairages tout à fait significatifs sur les généalogies historiographiques concernant Alexandre. Le chapitre trois explore la tension entre royauté idéale et royauté réelle. La première s'exprime notamment dans une série de traités philosophiques ou politiques qui entendent dresser le portrait du régime ou du prince idéal. L'A. cerne bien ce type de production, fortement idéologique, voire apologétique, les milieux qui l'alimentent et ceux qui la « consomment », et il s'étend quelque peu sur certains de ces textes, comme la *Lettre d'Aristée* (cf. l'étude spécifique que lui a consacré Sylvie HONIGMAN très récemment [LEC 73 (2005), p. 389]), ou les *Milindapañha* ou les inscriptions d'Asoka. Par ailleurs, on dispose de traces des activités politiques, législatives et administratives que les rois menaient par le biais de leur chancellerie. On peut y observer le roi « sur le terrain » : chef militaire avant tout, soucieux de l'intégrité de son territoire et de sa succession, donc de la stabilité de son royaume, il soigne sa légitimité qui se manifeste également dans les schémas iconographiques (monnaies, fresques, mosaïques, etc.), par le recours à un langage codifié connotant le roi (et la royauté) comme le garant de l'ordre cosmique et contingent. Le culte royal s'insère logiquement à ce point de l'analyse et fait l'objet du chapitre IV. Les analyses récentes de John Ma ont apporté une contribution importante à la réflexion sur cette question épineuse. B. Virgilio fait très bien le point sur ce dossier riche de documents d'interprétation délicate et sur ses enjeux (au niveau élitaire et au niveau populaire avec la figure du « roi thaumaturge »), notamment l'implication décisive des cités dans le processus de divinisation des rois, depuis les antécédents macédoniens jusqu'aux manifestations les plus évidentes sous les Séleucides et sous les Lagides (chacun à leur manière, du reste), jusqu'en Commagène. Enfin, le chapitre V met en avant la gestion personnelle des affaires publiques dans les royaumes hellénistiques. Le roi, ses συγγενεῖς (parents) et ses φίλοι (amis, compagnons) détiennent le pouvoir de décision et de gestion, l'État étant pratiquement une possession personnelle du roi. Le rapport de parenté et d'amitié est institutionnalisé et impose la hiérarchisation de la cour et des grandes charges politiques ce qui, au moment de la dispersion territoriale, peut donner naissance à une sorte de réseau d'États-clients dont Rome, à son tour, fera un usage subtil et efficace en Orient. En deux cents pages, l'A. propose donc une remarquable analyse interne de la politique et de l'idéologie des royaumes nés de la grande aventure d'Alexandre. Une centaine de pages de documents suivent, qui représentent naturellement une sélection par rapport à ceux qui sont sollicités dans la première partie. On y trouve cependant trente-quatre documents, en langue originale et traduction italienne, avec appendice critique, bibliographie et renvoi aux pages où ils sont exploités. Aussi utile que soigné. Plus de trente pages de bibliographie, plus de quarante pages d'indices et soixante-sept illustrations clôturent ce maître-ouvrage qui est un régal pour tout historien de l'Antiquité. – Corinne BONNET.

J. MALITZ, *Nero*. Translated by Allison BROWN (Blackwell Ancient Lives), New York, Blackwell, 2005, 14 x 21.5, XI + 174 p., br. £ 14.99 rel £ 50, br., ISBN 1-4051-2178-5, rel., ISBN 1-4051-2177-7.

This book was originally written in German. The translation we have here is very poor being often wooden, stiff and clumsy. Strange expressions abound. Thus on p. 2 we find that Germanicus was open to 'the Greek civilization'. We learn (p. 8) that, 'the two Greek home teachers were almost meaningless in comparison' [to Seneca]. When Nero prepares the deadly boat for Agrippina she is not, as we might expect, 'unsuspecting' but rather 'unassuming'. She escapes the plot however by taking refuge in the 'rubble' of the cabin (p. 31-32). Those who delight to pluck the poisoned flowers of PC are directed to p. 81 where after a contemporary describes Nero as, among other things, a matricide and an arsonist his behaviour is labelled 'inappropriate'. — Prof. Malitz has not been served well by his translator. But what of the content? For some time there has been a fashion in the English speaking world, exemplified by a series of obtuse reviews in the *Journal of Roman Studies* and elsewhere by John Briscoe, which argues that ancient history should not be written as biography. Happily most continental scholars appear unswayed by this argument and Malitz is self-evidently one of them. On one level the book is a success. The light annotation suggests he probably had in mind an audience of general readers and young students. If that is so, then such a putative readership will find here a reliable account of the events of Nero's life. On another level the book, I believe, is less successful. The biographer's job is to bring his subject to life and I for one do not believe Malitz has managed to do this. I have not acquired a better understanding of Nero. I came away from this book with the impression Nero was a fairly disgusting sort of person but then I had long ago anyway reached that conclusion for myself. — A. KEAVENEY.

F. MILLAR, *Rome, the Greek World, and the East. Vol. 2. Government, Society and Culture in the Roman Empire* (Studies in the History of Greece and Rome), Chapel Hill - London, The University of North Carolina Press, 2004, 15.5 x 23.5, XXIX + 470 p., br. £ 20.50, ISBN 0-8078-5520-0, rel. £ 43.95, ISBN 0-8078-2852-1.

Questa raccolta di venti contributi di Fergus Millar è particolarmente apprezzabile e i curatori meritano di essere ringraziati per averla saputa allestire con tanta cura. Essa consente di rendere facilmente accessibili dei saggi importanti di uno degli studiosi più rappresentativi del mondo antico di cui due opere hanno costituito altrettante pietre miliari nella nostra conoscenza della storia di Roma imperiale, *The Emperor in the Roman World* (London, 1977) e *The Roman Near East, 31 B.C. - A.D. 337* (Harvard, 1993). I saggi raccolti in questo libro sono suddivisi in due parti (*The Imperial Government* e *Society and Culture in the Empire*) che sono riconducibili agli argomenti sviluppati nelle due monografie a cominciare dal primo, *Emperors at Work*, che, pubblicato sul *Journal of Roman Studies* una quarantina di anni fa (*JRS* 57 [1967]), conserva ancora intatta la sua validità. Il secondo (*Trajan: Government by Correspondence*), molto più recente, può essere considerato una verifica e un approfondimento del primo. Altri saggi riguardano problemi specifici di storia amministrativa e di storia economica: *The Fiscus in the First Two Centuries*, *the Aerarium and its Officials under the Empire*, *Cash Distribution in Rome and Imperial Minting* (per M. non esiste un momento specifico in cui fu creata l'istituzione « fisco », ma *fiscus* si impose progressivamente come il termine tecnico designante la ricchezza imperiale). Il sesto saggio è dedicato allo studio dell'idea che dell'Impero romano aveva un pensatore stoico di umili origini come Epitteto (*Epictetus and the Imperial Court*). Il settimo contributo tratta della condanna ai lavori forzati, una pena riservata in particolare ai cristiani (*Condemnation to Hard Labour in the Roman Empire, from the Julio-Claudians to Constantine*) mentre l'ottavo, *The Equestrian Career under the Empire*, è

una discussione del libro di H.-G. PFLAUM, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*. Riguardano aspetti generali della politica estera imperiale in prospettiva diacronica i saggi nove e dieci : *Emperors, Frontiers and Foreign Relations, 31 B.C. to A.D. 378* e *Government and Diplomacy in the Roman Empire during the First Three Centuries* (M. sottolinea l'assenza di rappresentanze diplomatiche permanenti nel mondo antico : gli unici che potevano risiedere a Roma con funzioni paradossalmente di rappresentanti di stati stranieri erano gli ostaggi). L'ultimo saggio della prima parte l'undicesimo, *Emperors, Kings and Subjects : the Politics of Two-Level Sovereignty* contiene una penetrante riflessione sul fatto che la struttura dell'Impero romano, almeno all'inizio, comportava che una parte consistente della popolazione fosse soggetta in prima istanza a re locali e solo indirettamente a un lontano monarca superiore a Roma. I saggi della seconda parte riguardano il problema delle culture locali ([12] *Local cultures in the Roman Empire : Libyan, Punic and Latin in Roman Africa*), il mondo greco e le invasioni di terzo secolo ([13] *P. Herennius Dexippus : the Greek Wars and the Third Century Invasions*), il controverso rapporto tra culto imperiale e le persecuzioni ([14] *The Imperial Cult and the Persecutions*), l'Asino d'Oro di Apuleio come fonte di storia sociale ([15] *The World of the Golden Ass*). I contributi successivi affrontano il problema del rapporto tra Impero e città ([16] *Empire and City, Augustus and Julian : Obligations, Excuses, and Status*) e della peculiare posizione dell'Italia ([17] *Italy and the Roman Empire : Augustus to Constantine*). Due recensioni, una ai primi due volumi dei *Roman Papers* di Syme (*Style Abides*) e l'altra a *Emperors and Lawyers* di Honoré (*A New Approach to the Roman Jurists*) rappresentano i contributi 18 e 19. Il volume si chiude con uno studio della carriera di un giurista, M. Cn. Licinius Rufinus (*The Greek East and Roman Law. The Dossier of M. Cn. Licinius Rufinus*). - A. MARCONE.

R. T. NEER, *Style and Politics in Athenian Vase-Painting. The Craft of Democracy, ca. 530-460 B.C.E.*, Cambridge, University Press, 2002, 18 x 25.5, XXII + 306 p., rel. US \$ 80, ISBN 0-521-79111-1.

Le livre de R. Neer est une contribution majeure à l'étude de la céramique attique. Il marque aussi une étape importante dans le processus d'individuation, accompli par des archéologues américains, de l'approche de l'école dite « de Paris », dont le représentant le plus prestigieux reste toujours François Lissarrague. Actuellement, il est impossible de travailler dans le domaine de vases athéniens sans tenir compte de l'énorme travail interprétatif accompli par les partisans de cette école de pensée, qui a révolutionné l'étude de la peinture sur vases. En ce qui concerne les approches de l'école, le renouveau vient actuellement non pas des épigones de la première génération des iconologues parisiens (ou lausanniens, pour ne pas oublier Cl. Bérard, véritable précurseur dans l'approche anthropologique de l'imagerie attique), mais de leurs admirateurs anglo-saxons. — Le point central de l'argumentation de Neer, qui reconnaît sa dette envers Lissarrague, est l'importance de l'imagerie des vases dans le contexte du symposium ; mais le livre recensé ne se limite pas à la démonstration pure et simple des méthodes de l'école de Paris, déjà connues depuis trois décennies. Au contraire, Neer essaie d'aller au-delà des efforts de ses prédécesseurs, en adoptant une approche plus conforme aux développements de la recherche américaine en philologie classique, en particulier dans le domaine de l'étude de la poésie antique. Neer qualifie son approche de « formalisme robuste », par contraste avec le « contextualisme » : il ne cherche pas, en effet, à expliquer l'image par référence à l'histoire sociale de l'époque en question. Les objets, les vases, sont des parties constitutives de ce qu'on appelle « la vie sociale d'Athènes » : les images ont leur propre sens, leur propre message à communiquer. Rien de cela n'est vraiment neuf. Pourtant, Neer réussit à présenter les enjeux de la recherche de manière très claire et avec une solide formulation théorique. De plus, il introduit la dimension historique, en étudiant une période relativement courte dans l'évolution de la peinture de vases athéniens, qui va de la mort de Pisistrate à l'ascension de Périclès au pouvoir (ca 530-460). — Dans le premier

chapitre, Neer s'efforce de montrer que l'analyse du contenu et du caractère des images peintes sur les vases passe inévitablement par l'étude du rituel social du symposion, véhicule principal de l'idéologie hédoniste des aristocrates de l'archaïsme finissant. Les images sur les vases sont délibérément ambiguës, parce qu'elles appartiennent au même type d'expression que les *σκόλια* symposiaques. L'image n'est pas simplement un reflet de l'atmosphère du symposion : le vase, par son rôle central dans cette institution sociale, est un agent égal à la poésie. Aux jeux de mots se sont substitués tout simplement des « jeux iconiques » : ironie, ambiguïté, fusion des identités sociales, sexuelles et ethniques sont les caractéristiques principales de l'imagerie. Le choix de l'image de couverture, la fameuse coupe de *Douris*, actuellement à Fort North, où les ménades déchirent le corps de Penthée devant un satyre stupéfié et quasi comique, sert bien les propos de l'A. (mais le parallélisme entre la pose du pied du satyre en raccourci et le démembrement du corps de Penthée me paraît hors de propos [p. 59-60] : *Douris* utilise la même pose pour ses satyres dansant sur d'autres vases, cf. par exemple le célèbre *psyktēr* de Londres E 768 [D. BUITRON, *Douris*, Mainz, 1996, n° 84, pl. 54-55]). Il me semble beaucoup plus intéressant de noter que les deux ménades tenant le corps déchiré, ainsi que leur compagne, qui les suit en tenant une draperie, appartiennent à la tradition iconographique de la naissance d'Érichthonios).

— Le deuxième chapitre est une essai de « généalogie » de la figure rouge, qui dénonce les trois principales approches de l'histoire de l'art traditionnelle, le progressisme (un néologisme, à mon avis inutile, pour « évolutionnisme »), l'empiricisme et l'idéalisme. Neer rejette les notions familières de « miracle grec » et de « développement du naturalisme » chez les Grecs, pour insister sur les capacités de la nouvelle technique, la figure rouge : ornementation, possibilité de variation (*ποικιλία*), fluidité. Le travail de Neer, contrairement à la majorité des études d'inspiration structuraliste, laisse une part importante au peintre dans le processus de la création de l'imagerie. — La majeure partie du deuxième chapitre traite de détails particuliers dans le travail d'un nombre restreint de peintres, qui constituent cependant des figures emblématiques de l'histoire de la figure rouge archaïque, tels *Euphronios*, le *Peintre de Berlin* et le *Peintre de la Fonderie*. Force est de constater, pourtant, que la production de la première figure rouge a ciblé un public tout autre que le symposiaste athénien : comme on l'a montré à plusieurs reprises (cf. tout récemment mon article dans *Eulimene* 6 [2005]), sur la diffusion des vases de la première figure rouge dans la région de la Mer Noire), le nombre de vases à figures rouges athéniens retrouvés dans le sol attique est minime en comparaison du nombre de vases exportés vers l'Étrurie, l'Italie du Sud et la Mer Noire (et surtout pas en Ionie, d'où Neer fait venir en Attique toutes sortes d'influences dans les manières symposiaques). L'école de Paris est connue pour avoir évité de se confronter à ce paradoxe. Le procédé technique de la figure rouge est très difficile et nécessite une formation complexe. Le fait qu'aucun atelier, hors d'Athènes, n'ait réussi à imiter de manière satisfaisante la technique de la figure rouge avant 470 av. J.-C. démontre pleinement cette difficulté. Il reste que la coïncidence entre le caractère révolutionnaire de la figure rouge primitive et les bouleversements politiques et sociaux à Athènes à la fin du VI^e s. est impressionnante. — La notion familière de l'ambiguïté délibérément communiquée par les peintres est illustrée de manière exemplaire dans l'analyse de la célèbre coupe du *Peintre de la Fonderie* : stylistiquement, il est impossible d'établir une distinction entre le corps d'une statue et la chair humaine des artisans et de leurs visiteurs. Par conséquent, il vaut mieux renoncer à toute interprétation du vase comme un essai réaliste de représenter une fonderie ; le peintre essaie, en introduisant délibérément l'ambiguïté dans la représentation de la statue, de démontrer les limites de son art. L'idée frappe par son audace : il est vrai que les statues ne sont jamais différenciées par leur couleur (qui indiquerait une matière différente, comme par exemple dans le cas de la peinture sur vases apulienne, où les statues des dieux ou des héros dans les *naïskoi* sont en rehauts blancs, indiquant le marbre). Toutefois, on risque rarement de se tromper (comme par exemple à propos de la fameuse coupe de Baltimore qualifiant Léagros de *καλός*, qui représente un homme barbu devant une statue d'athlète). — Le troisième chapitre examine les vases du groupe des *Pionniers*, sur lesquels appa-

raissent des inscriptions nommant d'autres peintres (appartenant toujours au même groupe stylistique : Euphronios, Smikros, Euthymidès, Phintias). Le groupe d'images en question, quoique fameux et bien connu, n'aurait jamais fait l'objet d'une analyse d'ensemble détaillée, selon Neer, qui exagère quelque peu (notons les pages brillantes de J. D. BEAZLEY, « Potter and Painter in Ancient Athens », *Proceedings of the British Academy* [1947], référence qui, curieusement, ne figure pas dans la bibliographie, par ailleurs très complète. Neer cite seulement le recueil d'articles de Beazley publié par D. C. KURTZ, *Lectures by John D. Beazley*, Oxford, 1989, où l'étude en question est reprise. On note aussi l'absence de l'étude mineure de J. FREL, « A View into Phintias' Private Life », dans *Festschrift für Leo Mildenberg*, Wetteren, 1984). L'idée de Neer selon laquelle les portraits des potiers et peintres en symposiastes (notamment sur le fameux stamnos de Bruxelles, signé par Smikros, illustré à la p. 88, fig. 41-42) sont, en quelque sorte, liés à la révolution démocratique de Clisthène ressuscite une approche de l'imagerie qui nous ramène aux théories improbables de H. R. W. SMITH (*New Aspects of the Menon Painter*, Berkeley, 1929, pour les vases), lequel voyait dans les peintres des vases des partisans des fractions politiques. L'interprétation n'est pas évidemment naïve : des telles images mettent en scène le jeu de rôle qui caractérise les personnages représentés sur la première figure rouge. Neer évite de considérer la possibilité, envisagée par E. Keuls, que telles images sont parodiques. — Le quatrième chapitre est peut-être le plus intéressant. Tout en élargissant l'horizon chronologique de ses références, Neer s'efforce d'examiner l'ensemble des scènes qui ont été liées à la démocratie et la vie politique dans la recherche précédente. On étudie d'abord les scènes de vote, y compris les scènes qui montre le jugement des héros achéens sur le sort des armes d'Achille. On regrettera l'absence de discussion sérieuse sur la coupe d'Oxford 1911.617 (citée uniquement dans la note 9, à la p. 244) illustrant le procédé de l'ostracisme : Neer estime que cette interprétation est douteuse ; pourtant, les discussions récentes de S. BRENNE (p. ex. *Die griechische Klassik. Idee oder Wirklichkeit*, Berlin, 2002, p. 201, Kat.-Nr. 96) laissent peu de doutes. Le deuxième groupe d'images étudiées montre la Δοκιμασία, l'examen de l'état des chevaux utilisé par les cavaliers athéniens. À ces groupes, qui montrent l'état athénien démocratique en fonction, Neer accole des images pseudo-historiques (la danse des Sages, les exploits de Thésée, les héros d'Athènes) et historiques (les Tyrannicides). Neer arrive à la conclusion que les nouveaux thèmes, dans l'iconographie de la figure rouge d'après Clisthène, se situent entre l'ἡθος aristocratique et la nouvelle conscience démocratique. Les imagiers, fidèles au principe de l'ambiguïté, ne prennent pas position entre les deux groupes politiques. Cette position médiane de la nouvelle iconographie, entre la sculpture publique et la poésie du symposion, est appelée διαλλαγή (négociation). — Il y a deux appendices. Le premier examine la chronologie de la période de la figure rouge archaïque, afin de démontrer que les peintres du groupe des Pionniers sont actifs jusqu'aux guerres médiques (480 av. J.-C.). Dans ce but, Neer propose d'abaisser la datation traditionnelle pour les peintres du groupe des Pionniers d'environ 10-20 ans. Ils auraient été actifs entre 510 à 480. Le résultat est fondé sur une série d'observations d'ordre stylistique, ainsi que sur des comparaisons avec des monuments de sculpture, tels que le temple des Alcméonides et le Trésor des Athéniens à Delphes. — Une étude qui propose une révision aussi radicale de la chronologie de la figure rouge athénienne devrait être plus détaillée et mieux informée. On regrette l'absence de bon nombre d'études d'ensemble (p. ex. l'étude de Fulvio CENCIANI, « Considerazioni sulla cronologia della ceramica attica dal tardo arcaismo allo stile severo », dans E. BÖHR, W. MARTINI (éd.), *Studien zu Mythologie und Vasenmalerei. Festschrift Konrad Schauenburg*, Mainz, 1986, p. 59-64, qui adopte un schéma chronologique analogue, examinant la chronologie des inscriptions Léagros kalos). Ensuite, les données relatives aux puits de l'Agora présentées par Neer ne sont pas complètes. Il examine les vases trouvés dans deux puits de l'Agora, le fameux Q 12 : 3 et celui fouillé récemment aux environs de l'autel d'Aphrodite. Neer a tort de douter de la datation (490) proposée pour une coupe provenant du deuxième puits, montrant une chouette et attribuée au Peintre de Sabouroff par D. VON BOTHMER (*Hesperia* 35 [1996], p. 250, n° 32, pl. 75). C'est l'attribution qui doit être

rejetée (comme le fait justement G. KAVVADIAS, *O Ζωγράφος του Sabouroff*, Athènes, 2002, p. 209, n. 1251). B. KREUZER (« Athenische Eulen fürs Symposium », dans R. F. PORTER, M. MORMAAN [éd.], *Proceedings of the XVth Congress of Classical Archaeology, Amsterdam, July 12-17 1998*, Amsterdam, p. 224-226) reconnaît des liens avec l'atelier du Peintre de Berlin, 2268. La date de 490 est correcte. La coupe de l'Agora P 32344 (*Hesperia* 67 [1996], p. 251, n° 36, pl. 76) a été attribuée par C. Plaff à Euphronios. Elle est considérée chronologiquement comme « proche du Peintre d'Hégésiboulos » par Neer (p. 258, n. 79). Or il y a un fond rouge corail, et une lèvre à l'intérieur, ce qui la rapproche de vases de l'atelier de Kachrylion, notamment une coupe de Thasos (80.51.21 : J.-J. MAFFRE, « Euphronios, Kachrylion et quelques-uns de leurs contemporains », *Proceedings of the Third International Conference on Greek and Related Pottery*, Copenhagen, 1988, p. 382-383, fig. 2-4). Euphronios, à sa maturité, a travaillé dans cet atelier. — En ce qui concerne les vases du puits Q 12 : 3 (*Stoa Gutter Well*), Neer suit la chronologie proposée par M. B. Moore dans le vol. XXX des publications de l'Agora. Or, cette chronologie n'est pas unanimement acceptée. La chronologie proposée par S. R. ROBERTS (« The Stoa Gutter Well, a late archaic deposit in the Athenian Agora », *Hesperia* 55, p. 1-72, pl. 1-19), que Neer ne cite pas, diffère sensiblement des datations de Moore. Par exemple, les deux coupes d'Épictétos, Athènes Agora P 24110 et P 24114 sont attribuées au potier de la Classe d'Hermione et datées de 480 av. J.-C. D'autres peintres, que Moore situe avant 500, sont en réalité actifs dans la première décennie du V^e s., comme par exemple le peintre du Pithos et le Peintre de l'Agora P 2578 (D. PALEOTODOROS, « The Pithos Painter », *Eulimene* 4 [2003]), ou encore l'atelier du Peintre d'Épéleios et le Peintre d'Ambrosios. Ces données ne vont pas à l'encontre des idées de Neer, mais montrent simplement que la révision radicale du système chronologique n'est pas nécessaire. Quelques corrections suffisent pour étaler la chronologie des vases à figures rouges des deux puits effectivement dans la première décennie du V^e s. — L'A. est attiré par l'hypothèse selon laquelle le style des Pionniers serait un style de la démocratie, mais ce parallélisme paraît « trop beau pour être vrai ». Neer s'efforce de montrer qu'Euphronios, Hysis et peut-être Euthymidès ont travaillé après 490. Mais cela n'affecte pas nécessairement la datation des débuts du groupe des Pionniers. D. von Bothmer a proposé une datation détaillée pour l'évolution de la carrière d'Euphronios (dans *Euphronios*, Catalogue d'Exposition, Paris, 1992) qui va de 520 à 505 environ. Le début de la carrière du Peintre d'Andocidès est daté par B. Cohen des environs de 525, date acceptée par Neer. Le lien entre Psiax, le Peintre d'Andocidès et Euphronios est établi par la collaboration de deux premiers dans la fabrication de vases bilingues pour Andocidès et par le travail de deux derniers dans la décoration de cratères en calice primitifs. Un lien existe aussi avec Épictétos, qui décore un cratère en calice similaire (ARV² 77.78 ; D. PALÉOTODOROS, *Épictétos*, Namur, 2004, pl. I). Tous ces vases doivent nécessairement être datés des environs de 520. De même, les essais mûrs d'Euphronios dans la technique du fond rouge corail appartiennent à la période de sa collaboration avec Kachrylion, autour de 510. Si les derniers vases du peintre – comme par exemple le cratère d'Arezzo, dont le col est attribué à Smikros, et l'hydrie d'Hysis aux Amazones – datent d'après 490, on devrait accepter qu'il travaille en tant que potier des coupes en même temps qu'il décore de grands récipients fabriqués par d'autres potiers. La théorie n'est pas impossible, mais est à mon avis invraisemblable. — Le deuxième appendice traite de la question de l'usage des vases peints lors du symposium. Neer prend la peine de contester l'hypothèse de F. Vickers et D. Gill, qui considèrent les vases peints comme le « reflet » des vases métalliques, dans la forme, mais aussi jusqu'aux détails de la décoration. À mon avis, une telle démonstration n'est plus nécessaire, depuis l'article de D. WILLIAMS, « Refiguring Attic Red-Figure : A Review Article », *Revue Archéologique* (1996), p. 227-252. La théorie de Vickers et Gill est morte depuis lors, et ses auteurs ne prennent pas le risque de la ressusciter. — Quelques commentaires qui me paraissent nécessaires touchent surtout à des détails. (1) Le lien entre les vases anacröntiques et la tyrannie des Pisistratides est vraiment très ténu (p. 21 s.), puisque très peu de vases de ce groupe datent d'avant

520. Par contre, la grande majorité est attribuée à la période qui va entre 510 et 480. Neer pense que les peintres représentent une réalité aristocratique qui disparaît peu à peu. N'est-il pas plus sage d'accepter la théorie traditionnelle qui parle d'une transmission tardive de la coutume à Athènes ? (2) Les comastes sur l'oinochosé de Kleisophos (p. 23) sont maintenant considérés comme des Lydiens par K. de Vries (dans B. COHEN [éd.], *Not The Classical Ideal*, Leiden, 2000). (3) Le lien entre Oltos et Euphronios (p. 92-93) est assez complexe, comme l'a montré il y a quelques années D. WILLIAMS (dans *Euphronios Peintre. Actes de la Rencontre du Louvre*, Paris, 1992). De plus, la division du groupe des Pionniers en deux ateliers, avec à leur tête respectivement Euphronios et Euthymidès, n'est pas prouvée par les inscriptions, puisque Euthymidès cite Euphronios. Cette inscription s'explique mieux comme un commentaire satirique entre deux peintres travaillant dans le même établissement. Et Euthymidès décore des formes de vases différentes des autres membres du groupe. Ceci indique une production qui complète celle d'Euphronios, et ne lui fait pas concurrence dans les marchés. (4) Les portraits de Phayllos cités par Beazley sont au nombre de quatre. Neer ajoute une amphore non attribuée, ce qui porte à cinq le nombre de représentations. Mais Phayllos n'est jamais barbu (p. 94). (5) Il est difficile d'accepter que (p. 243, n. 175), dans l'inscription KHAKHRYLION EPOIASEN KALOS NAICHI, le mot *kalos* ne soit pas un adjectif (καλός), mais un adverbe (καλῶς), d'autant plus que l'A. l'admet pour l'inscription NIKOSTHENES KALOS (se référant également à un potier, qui, à l'époque de la fabrication du vase, comptait un trentaine d'années d'activité). On peut citer un autre exemple, la coupe de Berlin 2262, d'Épictétos ; sur la face A de la vasque on lit le nom du peintre et sur la face B le verbe *egrapsen* suivi de *kalos*. — En conclusion, le livre de Neer est un tour de force intellectuel, qui propose des idées novatrices et intéressantes, fondées sur une solide argumentation, qui fait largement place aux théories de la sociologie politique, de la philologie et de l'histoire de l'art contemporain. On reconnaît aisément son importance pour le renouvellement de la discipline de la céramologie. Il marie de manière exemplaire l'approche traditionnelle, fondée sur la notion de personnalité artistique et de chef-d'œuvre, et les approches modernes, qui mettent l'accent sur la fonction de l'imagerie en tant que système social articulé. En même temps, il propose une interprétation tout à fait novatrice de la poésie et de la peinture des vases comme faisant partie intégrante, à parts égales, de la culture de consommation ritualisée du vin que constitue le symposium. Pourtant, le lecteur informé ne manquera pas de noter que le lien entre style et situation politico-sociale, pièce maîtresse des chapitres 3 et 4, n'est pas prouvé de manière convaincante. Par exemple, l'A. insiste sur le fait que les peintres qui représentent les poètes illustres sont tous issus de la matrice des Pionniers (même Oltos, dont le vase n'est pas mûr quand il entre en contact avec Euphronios). Pourtant, il évite de parler de Sappho, qui apparaît sur des vases dans la technique du Six, ou sur des vases en figure rouge des années 470, lesquels ne supposent pas vraiment une filiation avec la tradition d'Euphronios et d'Euthymidès. Neer insiste trop, à mon avis, sur le caractère révolutionnaire des amphores bilingues d'Andocidès (et de la coupe de Palerme, de même technique), où il y a répétition du même sujet sur les deux faces du vase. Toutes les études stylistiques sur l'œuvre du Peintre d'Andocidès ont montré que les vases les plus anciens de son répertoire sont des amphores décorées entièrement dans la technique de la figure rouge. La même constatation s'impose aussi à propos des œuvres primitives d'autres peintres de la première figure rouge (peu cités dans le livre de Neer), comme Psiax et Épictétos, et même Phintias. Selon Neer, les vases bilingues doivent leur existence au désir des peintres de créer des objets ποικίλα, polychromes mais aussi ambigus. Cela ne signifie pas nécessairement que la technique de la figure rouge ait été inventée simplement pour compléter la figure noire. Ces limites sont contrebalancées par l'érudition de l'A. et par ses analyses brillantes de vases isolés, qui ouvrent des pistes nouvelles dans l'étude de la figure rouge primitive. À mon avis, on doit nécessairement continuer à insister sur le caractère infiniment plus composite de la figure rouge de la période 525-480, en reconnaissant plusieurs points de rupture, en 525 (invention), en 510 (épanouissement des Pionniers, mais aussi de l'« Aile Dure » des peintres des coupes)

et en 500 (génération de la figure rouge de l'archaïsme finissant). — Le livre est coûteux, mais la qualité des reproductions photographiques reste médiocre. En contrepartie, le choix des images est, quant à lui, excellent. — D. PALÉOTHODOROS.

Vassiliki GAGGADIS-ROBIN, *Les sarcophages païens du Musée de l'Arles antique*, Arles, Éditions du Musée de l'Arles et de la Provence antiques, 2005, 22 x 28, 332 p., br. EUR 40, ISBN 2-9516385-6-6.

Magnifiquement édité, ce volume met enfin en valeur les sarcophages païens du Musée d'Arles, la plus importante collection française après celle du Louvre. Cette collection païenne avait été jusqu'ici éclipsée par celle des sarcophages chrétiens, la plus riche après celle du Latran à Rome. L'intérêt particulier de ces sarcophages provient du fait qu'ils ont tous été trouvés à Arles et dans les environs, et qu'ils s'échelonnent entre le II^e et le IV^e s. apr. J.-C. Au terme de deux ans de recherches, l'A. (chercheuse au CNRS d'Aix-en-Provence, ayant enseigné à Paris I) présente un catalogue qui renouvelle profondément nos connaissances à leur sujet. Son travail a été facilité par le regroupement des deux musées d'Arles, et par le nettoyage de toutes les pièces de cette « petite Rome gauloise » (comme la nommait Ausone), célèbre pour ses fameux *Alyscamps* (« Champs Élysées »), une grandiose allée bordée de sarcophages. Le port d'Arles, international, fluvial et maritime, a produit et diffusé en Gaule méridionale et même jusqu'à Trèves un type de sépulture étranger aux traditions du pays. Alors qu'autrefois on brûlait les cadavres, la mode des sépultures inspirées d'Orient apparut à l'époque d'Hadrien (117-138). Ce livre étudie quatre-vingt-douze pièces : vingt-deux sarcophages entiers, treize couvercles, cinquante-sept fragments datant de 125 à 175 environ, alors que la ville fut fondée par J. César en 46 av. J.-C. Beaucoup de pièces proviennent des *Alyscamps*, au S. E. de la ville, et certaines y sont restées. — L'A. est partie d'un examen direct et minutieux des pièces, avec parfois des éclairages spéciaux qui ont révélé des détails jusque-là indécelables. Face à une chronologie parfois incertaine, elle a préféré regrouper les pièces par ateliers de fabrication, « tâche ardue mais passionnante », dit-elle. Après un exposé sur la constitution de cette collection, le catalogue se divise en quatre grandes parties : les ateliers d'Asie Mineure, ceux de l'Attique, ceux de Rome et d'Italie et ceux d'Arles et des environs. Cet ordre correspond aussi à leur ancienneté. Dans chaque partie, les pièces sont classées par thèmes iconographiques et, si possible, par ordre chronologique ; ceci a parfois exigé la comparaison de ces pièces avec des modèles étrangers ou encore la recherche de la provenance des pierres et des marbres, par différentes méthodes modernes assez sophistiquées et bien expliquées dans deux appendices du volume. — L'étude de chaque pièce suit l'ordre suivant : photo(s), notice signalétique quand elle existe, numéro d'inventaire indiquant la provenance (avec l'année de la découverte ou de l'enregistrement), lieu de la découverte, s'il est connu, et lieu actuel (musée, réserve, *Alyscamps* ou Saint-Honorat), puis dimensions, état de la pièce et enfin sujet de la décoration et situation de l'œuvre dans l'ensemble de la production de sarcophages. L'A. présente et traduit les inscriptions sans les discuter, car un livre en préparation de M. Heijmans va bientôt paraître sur toutes les inscriptions de la région. Une synthèse tire les conclusions des quatre parties du volume. Notons que, parmi les quatre-vingt-douze pièces du musée, neuf proviennent d'Asie Mineure, seize de l'Attique, vingt-huit de Rome et de l'Italie, trente-neuf d'Arles et des environs. Les motifs des sarcophages importés ont influencé l'iconographie locale : décorations florales, thèmes mythologiques, activités humaines ou mythologiques. Les sarcophages locaux sont lourds, massifs, élevés, en calcaire ou en marbre importé. L'iconographie fait souvent allusion aux activités du défunt et y ajoute des motifs mythologiques ou des Amours. Le visage du défunt apparaît occasionnellement sur le couvercle. Certains couvercles sont à double pente, avec ou sans reliefs et porteurs de masques aux quatre angles. — Après les deux appendices signalés ci-dessus, viennent une bibliographie raisonnée, classée en ordre chronologique, un petit glossaire, deux index et des tables de correspondance. — B. CLAROT, s.j.

Annette KIRSCH, *Antike Lampen im Landesmuseum Mainz*, Mainz, Philipp von Zabern, 2002, 22.5 x 30.5, 210 p. + VIII & 30 pl., rel. EUR 37.29, ISBN 3-8053-2864-8.

Ce livre est plutôt un catalogue, destiné aux spécialistes de la céramique de la région du Rhin. Il s'agit d'un bon exemple de la manière dont l'étude de la céramique peut contribuer à la connaissance de l'histoire sociale et économique d'une région donnée. Plus spécifiquement, l'objet de l'étude est l'impact de la présence des régions romaines dans la région du Rhin sur la production locale. — Il y a six chapitres. Le premier chapitre traite de l'histoire de la collection du *Landesmuseum*, tout en ajoutant une brève introduction à l'étude des lampes romaines. Le deuxième chapitre met l'accent sur la typologie des objets étudiés, tandis que le troisième chapitre s'occupe de la provenance des lampes, ainsi que des mécanismes de leur production (à Mayence même, en Italie du Nord, et dans les provinces de Gallia et du Rhin). Les troisième et quatrième chapitres traitent des ateliers locaux et de la diffusion de leurs produits. Par l'examen détaillé des installations de potiers dans la région de Mayence, en comparaison avec les lieux de travail des lampes en question, l'A. arrive à la conclusion que les potiers locaux n'étaient pas intégrés dans l'armée ; il s'agissait plutôt de citoyens qui visaient à satisfaire les exigences des légionnaires. Le quatrième chapitre concerne plus spécifiquement la topographie des installations céramiques dans la région de Mainz et celle des lieux de découverte. Le cinquième chapitre examine le rôle des lampes dans le mobilier funéraire. Le dernier chapitre sert de conclusion : A. K. lie la production locale (milieu du I^{er} - fin du II^e / début du III^e s. apr. J.-C.) à la forte présence des légions romaines dans la région. Durant le règne de Trajan, le nombre de soldats diminue progressivement, à cause de l'expédition dace, mais, à partir de l'époque d'Hadrien, le recrutement des soldats parmi la population locale amène à la progressive « germanisation » (*Germanisierung*) de la région et au déclin dans la production. La couverture photographique et les dessins sont excellents, la bibliographie très informée et le catalogue présenté de façon très commode.

G. A. ZACHOS.

B. ANDRAE, *Antike Bildmosaiken*, Mainz, Philipp von Zabern, 2003, 24.5 x 30.5, 320 p., rel. EUR 49.90, ISBN 3-8053-3156-8.

Au cours de sa longue et riche carrière, B. A. a exploré des domaines aussi divers que la sculpture hellénistique, les mosaïques, les sarcophages ou l'art romain, signant plusieurs ouvrages de synthèse à leur propos. De prime abord, le titre du présent livre, pour le moins générique, laisse présumer une nouvelle synthèse. Son statut s'avère pourtant plus complexe. L'A. entend présenter « la centaine de mosaïques figuratives les plus importantes et les mieux conservées » qui sont à même, selon lui, de fournir *eine Grundlage für das Verständnis der ganzen Gattung* (p. 14). Si l'on y trouve des mosaïques extrêmement célèbres, telles la « mosaïque d'Alexandre » de la maison du Faune à Pompéi, la « mosaïque du Nil » de Palestrina, ou encore celles exhumées à Délos ou dans la *Villa Hadriana*, la sélection induit forcément un choix subjectif. Un choix qui, à notre sens, privilégie trop exclusivement l'Italie, pays dans lequel l'A. fut professionnellement actif, au détriment d'autres régions (Asie Mineure, Libye, Afrique du Nord...), et se concentre sur l'époque hellénistique et la République romaine. L'Empire, et plus encore l'Antiquité tardive, sont sans conteste les parents pauvres de ce florilège. En outre, si des considérations de portée générale – sur l'évolution du style (cf. *infra*) ou les modèles (tapis, peintures) ayant pu servir aux mosaïstes – émaillent la réflexion, elles sont disséminées au fil des pages, et non exposées sous forme de conclusions homogènes. Bref, une synthèse sans doute, mais une synthèse sélective, sans visée encyclopédique ni véritable dimension didactique. — Une fois cet avertissement donné, on louera sans réserves la qualité, de contenu comme de forme, du livre. Non seulement celui-ci stimule constamment la réflexion et comporte des études de mosaïques individuelles qui s'imposent comme des modèles du

genre, mais il constitue aussi un réel plaisir pour les yeux, illustrant les perspectives prometteuses que le passage au numérique offre à la recherche. Détaillons au préalable le plan de l'ouvrage. — Après une brève introduction retraçant la naissance des mosaïques et leur évolution technique, les deux chapitres liminaires sont ordonnés de manière chronologique. Le premier considère, principalement à partir des exemples de Pella (ca 330-310 av. J.-C.), les *Kieselmosaiken*, au titre de précurseurs des mosaïques à tesselles ; le second étudie l'émergence de ces dernières à travers plusieurs mosaïques hellénistiques des palais d'Alexandrie et de Pergame et des maisons de Délos. Viennent ensuite deux chapitres intégralement consacrés à deux mosaïques exceptionnelles, l'une et l'autre de la fin du II^e s. av. J.-C., la « mosaïque d'Alexandre » [ch. 4] et celle, dite du Nil, à Palestrina [ch. 5], qui font l'objet d'expertises magistrales et novatrices. Les chapitres 6 à 11 obéissent à une logique iconographique et thématique. L'A. y présente un choix de mosaïques figurant successivement des poissons [ch. 6], des oiseaux [7], des félins sauvages et domestiqués [8], des scènes en rapport avec le théâtre [9], des scènes de la vie quotidienne des hommes [10] et des thèmes mythologiques [11]. Les deux derniers chapitres sont dévolus aux *emblemata* du triclinium de la *Villa Hadriana* (vers 130 apr. J.-C.) [12] et à ceux de la villa de Baccano (vers 200 apr. J.-C. ; aujourd'hui au *Palazzo Massimo alle Terme*) [13]. Deux pages réunissent enfin quelques observations générales en guise de conclusion. L'ouvrage comporte une ample bibliographie (qui n'est pas exempte de coquilles ; dans ce même registre, signalons l'anomalie survenue dans le titre courant du chapitre sur Baccano), mais pas d'index (hormis une simple liste alphabétique des lieux de conservation des mosaïques). — On aura remarqué la structure quelque peu hétéroclite de l'ouvrage. Cette variété, qui, selon nous, confère à la lecture un attrait supplémentaire, car elle reflète plusieurs angles possibles d'approche des mosaïques, s'explique par la genèse de l'étude. Cette dernière trouve en effet son origine dans des contributions mensuelles sur les mosaïques rédigées à partir de 2001 par l'A. pour un périodique romain (p. 311). — Il faut certainement insister sur la luxuriance, sans précédent, des illustrations (310 pour... 310 pages). L'ouvrage est à nos yeux emblématique des ressources que recèle pour la recherche la digitalisation des images. Entre autres avantages, cette technologie permet de visualiser les moindres détails d'une œuvre avec une netteté extraordinaire, et rend possible la reconstitution d'ensembles de mosaïques jusqu'ici dispersées. B. A. propose ainsi des restitutions de la grande mosaïque du Nil à Palestrina (p. 108-109) ou du triclinium de la *Villa Hadriana* (p. 292-293). Plus globalement, cette maîtrise nouvelle des images laisse présager d'importants progrès dans les comparaisons stylistiques. Un exemple nous a particulièrement frappé : B. A. reproduit, sur trois doubles-pages successives (cf. p. 202-209), une scène analogue – un volatile attaqué par un chat – issue respectivement de la Maison du Faune à Pompéi (II^e s. av. J.-C.), d'une villa près de Cecchignola (milieu du I^{er} s. av. J.-C.) et de Véies (milieu du I^{er} s. apr. J.-C.). La juxtaposition effectuée rend ici pleinement convaincante l'évolution stylistique que l'A. suggère çà et là dans ses analyses – grosso modo le glissement d'un naturalisme soigné, typique de la période hellénistique, surtout du II^e s., à des représentations plus schématiques et abstraites, en faveur sous l'Empire. — L'éditeur a certainement contribué à la réussite de ce livre. Sa finition matérielle, de même que sa maquette, sont en effet remarquables et corroborent efficacement l'argumentation de B. A. Ainsi, pour étayer l'hypothèse séduisante selon laquelle Séleucos I^{er} Nikator (ca 355-280 av. J.-C.) serait le commanditaire de la peinture (vers 300) ayant servi de modèle à la mosaïque d'Alexandre, l'A. avance que celui-ci s'y est fait représenter comme gardé du corps d'Alexandre. La mise en parallèle (p. 16-17) du profil du personnage dans la mosaïque avec deux autres de ses portraits, issus de la statuaire et de la numismatique, est à ce point éloquente qu'une telle identification paraît difficilement contestable. — Le prix, somme toute modique, de ce beau volume devrait encourager les historiens de l'art à ne pas s'en priver. — Fr. De VRIENDT.